SI - PALLI

A

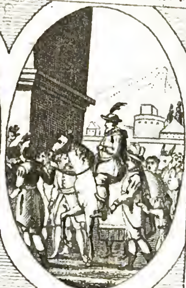


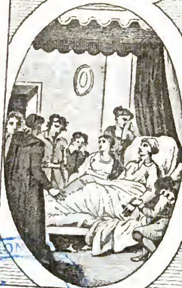
ŒUVRES

DE FLORIAN.

Don Quichotte. *Tom. 6.*









Macret Soulp.



DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE,

TRADUIT DE L'ESPAGNOL

DE MICHEL DE CERVANTES,

PAR FLORIAN;

OUVRAGE POSTHUME.

AVEC FIGURES.

TOME SIXIÈME.





PARIS,
BRIAND, Libraire, rue des Poitevins, n.° 2,
au coin de la rue Hautefeuille.

1810.



DON QUICHOTTE
DE LA MANCHE.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XXXVIII.

Comment Sancho prit possession de son île et la gouverna.

O TOI qui sur un char de flamme parcours sans cesse les deux hémisphères, flambeau sacré de l'univers, éternel ornement des cieux : pére immortel de la nature, dieu de Chrysa, de Sminthe et de Délos, puissant bienfaiteur du monde, à qui les hommes ont dû la salutaire médecine, la poésie enchanteresse ; viens échauffer mon faible génie du feu divin de tes rayons, viens me prêter ta lyre d'or, et célébrer avec moi les hauts faits, les grandes merveilles du gouvernement de Sancho Pança.

Un bourg à peu près de mille maisons, qui appartenait au duc, composait le puissant état où Sancho devait donner des lois. On lui dit que ce bourg s'appelait l'île de Barataria. Aux portes de sa capitale, Sancho trouva les principaux du peuple qui venaient au-devant de lui. Les cloches sonnèrent; tous les habitans témoignèrent une grande joie. Notre écuyer au milieu d'eux fut porté en triomphe à la paroisse, où il rendit grâces à Dieu, après quoi les clefs de la ville lui furent remises, et des crieurs publics le proclamèrent gouverneur perpétuel de l'île de Barataria. Le bon Sancho reçut tous ces honneurs en silence, d'un air grave, sans paraître trop surpris : mais ceux des habitans qu'on n'avait pas mis du secret ne laissaient pas d'être étonnés de la mine, de la barbe épaisse, de la taille courte et ronde de celui qu'on leur avait choisi pour maître.

Au sortir de l'église, Sancho, conduit à la salle de justice, fut installé sur un siége de velours, sous un magnifique dais. L'intendant du duc, qui faisait l'office de maître des cérémonies, lui dit avec respect : Seigneur, une coutume antique et révérée prescrit au nouveau gouverneur qui prend possession de cette île de commencer par juger deux ou trois causes

un peu difficiles, afin que son peuple, témoin de sa sagesse, se réjouisse d'avance de la félicité dont il doit jouir : votre seigneurie ne refusera point sans doute de se soumettre à cet usage.

Tandis que l'intendant parlait, Sancho regardait avec attention de grandes lettres écrites sur la muraille en face de lui. Curieux de savoir ce qu'elles disaient, et regrettant fort de ne pas savoir lire, il pria doucement l'intendant de lui expliquer ce que c'étaient que ces peintures. Seigneur, répondit celui-ci, voici les paroles gravées sur cette pierre : Aujourd'hui, tel jour de tel mois, pour le bonheur de cette île, don Sancho Pança en prit possession. Qui appelle-t-on don Sancho Pança ? reprit notre gouverneur. — Ce ne peut être que votre seigneurie; jamais un autre Pança ne s'est assis à la place où vous êtes. — Eh bien ! vous aurez soin, monsieur, de faire effacer ce *don ;* dans notre famille nous ne sommes point dans l'habitude de prendre ce qui ne nous appartient pas. Je m'appelle Pança tout court ; mon père s'appelait de même, ainsi que mon grand-père et mon bisaïeul, tous vieux chrétiens et gens d'honneur. Si l'on croit ici me faire sa cour en flattant ma vanité, l'on se trompe; j'espère prouver avant peu que j'aime mieux les bonnes actions que

les titres. Retenez cela, s'il vous plaît; et qu'on me donne à juger les causes que l'on voudra, je ferai de mon mieux pour qu'on soit content.

Comme il parlait, entrèrent deux hommes, dont l'un était vêtu en paysan, et dont l'autre portait de grands ciseaux. Seigneur gouverneur, dit celui-ci, je suis tailleur de mon métier; hier ce laboureur est venu me trouver dans ma boutique, et, me montrant un morceau de drap : Pourriez-vous, m'a-t-il dit, faire une capote avec l'étoffe que voici ? Oui, lui ai-je répondu sur-le-champ, j'en aurai assez pour une capote. Surpris de ce que je n'hésitais pas, et croyant sans doute que je voulais lui voler de son drap : Regardez bien, a-t-il repris, n'en auriez-vous pas assez pour deux capotes ? Oh ! mon Dieu oui, lui ai-je dit en souriant; car j'ai deviné ses soupçons. Alors il m'en a demandé trois; et augmentant toujours le nombre à mesure que je promettais de le satisfaire, nous avons fini par convenir ensemble que je lui livrerais cinq capotes. Elles sont prêtes, et cet honnête homme refuse non-seulement de m'en payer la façon, mais il veut que je lui rende son drap. J'ai recours à votre justice.

Mon frère, demanda Sancho au laboureur, le fait s'est-il passé comme il le dit? Je le confesse,

répondit-il; mais je demande à votre seigneurie d'ordonner qu'on lui montre les cinq capotes. Très-volontiers, s'écria le tailleur en tirant sa main de dessous son manteau, et faisant voir au bout de ses cinq doigts cinq petites capotes fort jolies. Vous les voyez, ajouta-t-il; je les donne à examiner au plus habile tailleur, il n'y trouvera pas un point à reprendre, et je jure sur ma conscience qu'il ne m'est pas resté le plus petit morceau de drap.

Tout le monde se mit à rire : Sancho seul ne perdit point sa gravité. Le bon sens, dit-il, dans cette occasion, doit tenir la place de la loi : j'ordonne que le tailleur perde sa façon, et le laboureur son étoffe. Appelez-en d'autres; car le temps est cher, et je n'aime pas à le perdre.

Deux vieillards se présentèrent. Seigneur, dit l'un d'eux, j'ai prêté dix écus d'or à cet homme; un long temps s'est écoulé sans qu'il m'ait parlé de sa dette. Voyant qu'il paraissait l'avoir oublié, je l'ai prié de me rendre mon or. Quelle a été ma surprise lorsque, pour toute réponse, il m'a dit me l'avoir rendu ! Je n'ai ni billet ni témoins. Je demande à votre seigneurie d'ordonner à mon débiteur de jurer qu'il m'a payé : je l'ai toujours connu pour un

honnête homme; je ne puis croire qu'il voulût faire un faux serment.

Qu'avez-vous à dire? demanda Sancho à l'autre vieillard, qui écoutait en silence, appuyé sur un gros bâton. Je suis prêt, répondit-il, à jurer sur votre baguette de juge que j'ai remis à cet homme les dix écus d'or qu'il m'a prêtés. Sancho baissa sa baguette, et le vieillard, donnant son bâton à tenir à son créancier, étend la main sur la croix de la baguette, et fait serment qu'il a rendu la somme qa'on lui demandait, ensuite il reprend son bâton, et d'un air assuré regarde tout le monde. Le premier vieillard étonné considère quelques instans celui qui venait de jurer, puis il lève les yeux au ciel avec plus de pitié que de colère; et, sans rien dire, il allait sortir, lorsque Sancho le rappela. Sancho, qui n'avait pas perdu un seul de leurs mouvemens, comparait, en se frottant le front, les visages des deux plaideurs, et distinguait fort bien sur l'un le caractère de la probité. Tout n'est pas fini, dit-il : vieillard qui jurez si facilement, donnez-moi votre gros bâton. Prenez-le, continua-t-il, vous qui demandez ce qui vous est dû : vous pouvez partir à présent, sur ma parole; vous êtes payé. Mais, seigneur, reprit

le créancier, ce bâton ne vaut pas dix écus d'or. Je pense qu'il les vaut, répond le gouverneur; et pour nous en assurer, j'ordonne qu'on le brise tout à l'heure. Il est obéi; les dix écus d'or sortent du milieu du bâton. Toute l'assemblée applaudit : et les habitans de l'île ne doutent plus que leur gouverneur ne soit un nouveau Salomon.

Sancho, satisfait de lui-même, écoutait avec complaisance les justes éloges qu'on lui prodiguait, quand une femme éplorée arrive, tenant à la gorge un jeune berger, et criant : Vengeance ! vengeance ! ce scélérat que vous voyez m'a trouvée seule au milieu des champs; il s'est prévalu de sa force pour m'enlever le bien le plus cher, le plus précieux à une honnête fille, le bien qu'à travers mille périls, j'avais, avec tant de peine, conservé depuis plus de vingt ans, et que j'étais loin de garder pour un pareil misérable. Justice, justice, seigneur gouverneur ! Je vais vous la rendre, répondit Sancho; mais c'est au jeune homme à parler. Hélas ! seigneur, reprit celui-ci, je n'ai pas grand chose à dire. Je suis un malheureux porcher ; ce matin j'étais venu vendre au marché quatre cochons, sauf votre respect, que j'ai même donnés pour moins qu'ils ne

valaient. En retournant à mon village, j'ai rencontré cette brave femme, qui m'a dit bon jour d'un air amical. Amicalement j'ai répondu bon jour, et nous nous sommes mis à causer ensemble. Le diable, qui se mêle de tout, s'est mêlé de notre conversation; mais je vous assure, et je suis tout prêt à l'affirmer par serment, que cette bonne dame n'a point trouvé mauvais que le diable s'en mêlât. Elle est à présent bien méchante, elle était alors douce comme un mouton.

Cela n'est pas vrai, interrompt la femme en criant, je me suis long-temps défendue, je n'ai cédé qu'à la force; et je demande, selon les lois, des dommages et intérêts. Cela est juste, reprit le gouverneur. Jeune homme, vous avez sur vous de l'argent? Hélas! seigneur, j'ai vingt ducats, prix des cochons que j'ai vendus; les voilà dans une bourse. — Donnez cette bourse à la plaignante; et ne vous arrêtez plus une autre fois à causer amicalement. La femme aussitôt prit la bourse, donna mille bénédictions à l'excellent gouverneur qui venait au secours des filles malheureuses, lui fit une douzaine de révérences, et s'en alla toute consolée. Dès qu'elle fut hors de la porte, Sancho dit au berger qui pleurait: Mon ami, cours après ta

bourse, elle est à toi si tu la reprends. Le jeune homme ne se le fait pas répéter; il part comme un trait; et les spectateurs ne peuvent deviner encore quelle est l'intention du gouverneur.

Au bout de quelques instans on voit revenir la plaignante échevelée, les yeux en feu, les bras levés, tenant sa bourse dans son sein, et menaçant d'un air furieux celui qui cherchait à s'en emparer. Qu'est-ce donc ? s'écria Sancho. C'est ce voleur, répondit la femme, qui, malgré votre jugement, en plein jour, devant tout le monde, veut me reprendre cette bourse; mais, pour en venir à bout, il en faudrait bien quatre comme lui. Ah ! qu'il ne connaît guère celle qu'il attaque ! Allez, allez, petit garçon, mes poings sont plus forts que les vôtres. Ma foi ! je l'avoue, dit le jeune homme essoufflé, je renonce à mon entreprise ainsi qu'à mes pauvres ducats. Vaillante fille, s'écria alors Sancho, rendez cette bourse à cet homme; si vous aviez défendu votre honneur comme vous défendez votre argent, rien ne vous serait arrivé. Sortez tout à l'heure, effrontée; et si vous osez jamais reparaître dans mon île, je vous ferai donner deux cents coups de fouet.

Le jugement s'exécuta sur l'heure. L'admiration qu'on avait déjà pour la sagesse du gou-

verneur fut portée à son comble par ce dernier trait, et celui qui avait l'ordre secret de tenir un registre exact des actions de notre écuyer eut grand soin d'envoyer au duc tous les détails de cette aventure.

CHAPITRE XXXIX.

Nouvelle persécution qu'éprouva notre chevalier.

PENDANT ce temps, le héros de la Manche, troublé par les tendres plaintes de l'amoureuse Altizidore, affligé de l'absence de son écuyer, fâché d'avoir déchiré ses bas verts, ne pouvait trouver le sommeil. Dès que l'aurore parut, il se leva, prit son habit de peau de chamois, ses bottes, son manteau d'écarlate, sa belle toque de velours vert, le grand rosaire qu'il ne quittait jamais, et, dans cet équipage, attendit le moment de descendre chez la duchesse. Comme il traversait une galerie qui conduisait à son appartement, les premières personnes qu'il rencontra furent Altizidore et sa confidente. A son aspect Altizidore se laissa tomber sans mouvement dans les bras de son amie, qui se hâta de la délacer. Don Quichotte s'approcha pour lui donner du secours. Mais la discrète confidente, le repoussant avec colère : Laissez-nous, dit-elle, seigneur chevalier; tant que

vous demeurerez ici, je doute que ma triste amie puisse reprendre ses sens. Laissez-nous, je vous le répète; les ingrats ne sont bons à rien. Je me retire, madame, répondit notre héros : j'espère que cet accident n'aura pas de suite ; et je vous prie de faire porter dans ma chambre quelque instrument de musique qui puisse ce soir accompagner ma voix.

En prononçant ces paroles, les yeux baissés, don Quichotte entra chez la duchesse, qui venait de faire partir un de ses pages pour aller porter à Thérèse Pança la lettre et le présent de son époux. La promenade et la conversation remplirent cette journée. Le soir venu, notre chevalier se retira de bonne heure, et trouva sur sa table une vielle. Il rendit grâces au hazard qui lui présentait l'instrument dont il jouait le moins mal, se hâta de l'accorder, se plaça sur son balcon, dont il ouvrit la jalousie, et, d'une voix un peu enrouée, se mit à chanter cette romance, que la duchesse et toutes ses femmes écoutaient dans le jardin.

L'Amour, un jour, éloigné de sa mere,
Se reposait sous un ombrage frais;
Un autre enfant, qui le vit solitaire,
Vint lui voler quelques-uns de ses traits.

Fier de ce vol, certain de ses conquêtes,
Depuis ce temps il dit qu'il est l'Amour.
Il est suivi sur-tout par les coquettes,
Qui prennent soin de lui former sa cour.

Mais à l'Amour il ne ressemble guère :
L'un est discret, délicat et constant ;
L'autre volage, étourdi, téméraire :
L'un est dieu, l'autre n'est qu'un enfant.

Les traits de l'un, lancés d'une main sûre,
Font naître un feu qui consume et nourrit :
Les traits de l'autre, errant à l'aventure,
Blessent à peine, un seul jour en guérit.

C'est au prémier que je rends mon hommage ;
Mon cœur veut vivre et mourir sous ses lois ;
Depuis qu'il sert la beauté qui l'engage,
Il sent trop bien qu'on n'aime qu'une fois.

Comme il en était à ce dernier couplet, tout-à-coup d'une fenêtre placée au-dessus de la jalousie, on jette sur notre héros un grand sac rempli de chats qui portaient tous des grelots à la queue. Le bruit qu'ils firent en tombant épouvanta le duc et la duchesse, qu'Altizidore et ses compagnes n'avaient pas instruits de ce nouveau tour. Don Quichotte, d'abord effrayé, ne douta point qu'une légion de diables

ne vînt l'attaquer. Il rappelle son courage, prend son épée, et se met à poursuivre les chats qui couraient par toute sa chambre. Ces animaux en fuyant éteignent bientôt les bougies. Notre chevalier, dans les ténèbres, étourdi par le bruit des grelots, alongeait à droite, à gauche, des coups d'estoc et de taille, en criant de toutes ses forces : Hors d'ici, magiciens perfides ! hors d'ici, canaille infernale ! don Quichotte vous brave tous. Les malheureux chats, aussi troublés que lui, sautaient sur les meubles, sur les corniches, roulaient des yeux comme des escarboucles, et remplissaient l'air de leurs miaulemens. Un d'eux, blessé par le héros, s'élance droit à son visage, s'attache à son nez avec les griffes, et lui fait pousser des cris effroyables. Le duc, la duchesse, leurs gens, se pressent d'accourir à ses cris. Ils arrivent avec des flambeaux ; ils trouvent notre chevalier employant vainement ses forces à se débarrasser de son ennemi, qui, grondant, soufflant et jurant, ne voulait pas abandonner son poste. On se hâta d'aller à son secours. N'approchez pas, criait le héros, seul je saurai venir à bout de ce magicien, de cet enchanteur, quelque forme qu'il puisse prendre. Heureusement le chat épouvanté prit la fuite avec

ses compagnons : et la duchesse, peu satisfaite d'une plaisanterie qui coûtait du sang à don Quichotte, envoya chercher des compresses pour panser ses égratignures. Ce fut la belle Altizidore qu'elle chargea de ce soin. Altizidore, en enveloppant de linge le visage du chevalier blessé, lui dit à l'oreille : Seigneur, les magiciens vengent quelquefois les cœurs tendres que l'on dédaigne. Don Quichotte fit semblant de ne pas entendre ; il remercia le duc et la duchesse des soins qu'ils lui prodiguaient, les assura qu'il connaissait parfaitement les ennemis qu'il venait de combattre, et, le pansement achevé, pria qu'on le laissât dormir.



CHAPITRE XL.

Continuation du gouvernement de Sancho Pança.

Ce même jour l'illustre Sancho, après avoir fait éclater sa sagesse dans les jugemens qu'on a rapportés, fut conduit en grande pompe de la salle de justice au palais qui devait être sa demeure. Là, dans une vaste salle était dressée une grande table couverte d'excellens mets. Dès que Sancho parut, des fifres, des hautbois, se firent entendre, et quatre pages vinrent présenter une aiguière au gouverneur, qui se lava gravement les mains, en regardant de côté le dîner. La musique ayant cessé, Sancho vint s'asseoir à table, où son couvert était seul. A ses côtés se plaça debout un vénérable et grand personnage, vêtu de noir, portant une longue baguette à la main. Sancho, sans rien dire, mais d'un air inquiet, le considéra quel-

ques instans, tandis qu'un jeune bachelier bénissait les mets, et que le maître-d'hôtel approchait les meilleurs plats.

Notre gouverneur, qui mourait de faim, se hâta de remplir son assiette; mais à peine il portait à sa bouche le premier morceau, que le grand personnage noir baissa sa baguette, et sur-le-champ l'assiette et le plat furent emportés. Le maître-d'hôtel, diligent, vint présenter un autre mets; le gouverneur veut en goûter; la baguette arrive avant lui, le mets disparaît comme l'autre. Surpris et peu satisfait de cette promptitude à dégarnir la table, Sancho demande à l'homme à la baguette si la coutume du pays était de dîner comme l'on joue à passe-passe. Non, seigneur, répond le grand personnage; j'ai l'honneur d'être le médecin des gouverneurs de cette île; cette place, qui me fait jouir de forts gros appointemens, me prescrit le soin d'étudier le tempérament, la complexion de monseigneur, afin de lui faire éviter tout ce qui pourrait être nuisible à sa précieuse santé. Pour cela j'assiste toujours à ses repas, et je ne lui laisse manger que les choses qui lui conviennent. Le premier plat dont votre seigneurie a goûté était un aliment froid que son estomac aurait eu de la peine à

digérer; le second au contraire était chaud, provoquant trop à la soif, risquant d'enflammer les entrailles, et d'absorber l'humide radical si nécessaire à la vie.

C'est à merveille, reprit Sancho : mais, par exemple, ces perdrix rôties ne peuvent que me faire du bien ; je vais en manger une ou deux sans courir le plus petit danger. — Non assurément, monseigneur, et je vous défends d'y toucher. — Pourquoi cela, s'il vous plaît? — Parce que notre maître Hippocrate a dit expressément dans ses aphorismes : *Omnis saturatio mala, perdix autem pessima ;* ce qui signifie que la perdrix est le plus mauvais des alimens. — Cela étant, monsieur le docteur, faites-moi le plaisir de bien regarder tout ce qui est sur table, de marquer une bonne fois ce qui est salutaire, ce qui est nuisible, et puis de me laisser manger à mon aise; car, de quelque façon que ce soit, je vous avertis qu'il faut que je dîne, et je ne suis pas gouverneur pour le plaisir de mourir de faim. — Votre seigneurie a raison; je vais lui indiquer les alimens qu'elle pourra se permettre. Ces lapreaux ne valent rien, parce que c'est un gibier lourd : ce veau ne vous est pas meilleur, parce que ce n'est pas une viande faite : ces

ragoûts sont détestables, à cause des épiceries: ce rôti, s'il n'était pas lardé, pourrait vous être permis; mais comme le voilà, c'est impossible. — Mais, monsieur le docteur, cette oille que je vois fumer au bout de la table, et dont je sens d'ici le parfum, cette oille est composée de toutes sortes de viandes, il est impossible que dans le nombre je n'en trouve pas quelqu'une qui me convienne. Portez-moi cette oille, maître-d'hôtel. — Je le lui défends sur sa tête. Juste ciel ! qu'osez-vous demander ? rien n'est plus malsain, rien n'est plus funeste qu'une oille : il faut laisser ce mets grossier aux chanoines, aux professeurs de colléges, aux festins de noces des laboureurs; leurs estomacs peuvent s'en accommoder, mais celui d'un gouverneur demande des alimens plus légers. Votre seigneurie doit fort bien dîner avec un peu de conserve de coing, ou quelque autre confiture; et si elle sent une grande faim, elle peut y joindre un ou deux biscuits.

A ces mots Sancho se renverse sur le dossier de son fauteuil; et toisant le médecin depuis les pieds jusqu'à la tête : Monsieur le docteur, dit-il, comment vous nommez-vous, s'il vous plaît? Je m'appelle, répondit-il, le

docteur Pedro Recio de Aguero; je suis né dans le village de Tirtea de Fuera, qui est entre Caroquet et Almodovar del Campo, sur la droite; et j'ai pris le bonnet de docteur dans l'université d'Ossone. Eh bien! s'écria Sancho avec des yeux brûlans de colère, monsieur le docteur Pedro Recio de Aguero, natif de Tirtea Fuera, qui avez pris le bonnet à Ossone, sortez tout à l'heure de ma présence; sinon, je jure Dieu que je vous fais pendre, vous et tous les médecins de Tirtea Fuera que je trouverai dans mon île; sortez, dis-je, peste des humains et fléau des gouverneurs, ou je vous étrille si bien, que jamais lapin ou perdrix ne risquera de vous faire du mal. Que l'on me donne à manger, je l'ai bien gagné ce matin.

Le docteur tout tremblant s'enfuit. Sancho, remis à peine de sa fureur, allait commencer à dîner, lorsqu'on entendit le bruit d'un courier. Le maître-d'hôtel, regardant par la fenêtre, s'écria: Voici sûrement des nouvelles importantes, car c'est de la part de monseigneur le duc. Le courrier, couvert de poussière, vint présenter un paquet à Sancho, qui le remit à l'intendant, et s'en fit lire l'adresse. Elle portait à don Sancho Pança, gouverneur

de l'île de Barataria, pour être remise en ses mains ou dans celles de son secrétaire. Qui est mon secrétaire ? demanda Sancho. C'est moi, Seigneur, répondit un jeune homme avec un accent biscayen. — Ah ! ah ! c'est la première fois qu'on a pris des secrétaires dans votre pays. Lisez cette lettre si vous pouvez, et rendez-m'en compte.

Le Biscayen, après l'avoir lue, demanda de parler seul à monsieur le gouverneur. Tout le monde se retira, excepté l'intendant; et le secrétaire fit lecture de la lettre qui s'exprimait en ces termes :

« Je viens d'être averti, seigneur don Sancho, « que mes ennemis et les vôtres doivent venir « vous attaquer pendant la nuit. Tenez-vous « prêt à les recevoir. Je sais de plus, par des « espions fidèles, que quatre assassins déguisés « sont entrés dans votre ville; ils en veulent à vos « jours. Examinez avec soin tous ceux qui vous « approcheront, et sur-tout ne mangez de rien « de ce qu'on vous présentera. Je me prépare « à vous secourir, mais j'espère tout de votre « valeur et de votre prudence.

« Votre ami le duc. »

Monsieur l'intendant, s'écria Sancho lorsqu'il eut entendu cette lettre, la première chose que nous avons à faire, c'est de mettre dans un cul de basse-fosse le docteur Pedro Recio; car si quelqu'un en veut à mes jours ce ne peut être que lui, qui voulait me faire mourir de faim. Seigneur, répondit l'intendant, l'avis que nous venons de recevoir mérite la plus sérieuse attention. J'ose supplier votre seigneurie de ne toucher à aucun des mets qui sont sur sa table; attendu que je ne puis répondre des personnes qui les ont apprêtés. A la bonne heure! reprit tristement Sancho; mais faites-moi donc apporter du pain bis avec quelques livres de raisin : ce serait bien le diable si on les avait empoisonnés. De façon ou d'autre il faut que je mange; les gouverneurs ne peuvent vivre d'air, sur-tout quand ils sont à la veille de livrer des batailles. Quant à vous, mon secrétaire, répondez à monsieur le duc que je ferai de point en point tout ce qu'il me recommande; ajoutez des baisemains un peu galans pour madame la duchesse, en la priant de ne pas oublier d'envoyer à ma femme Thérèse ma lettre avec mon paquet. Dites aussi quelque chose pour monseigneur don Quichotte, afin qu'il voie que je ne suis point un

ingrat ; et arrangez le tout d'un bon style, comme un Biscayen que vous êtes. Allons ! continua-t-il en soupirant, qu'on desserve cette belle table, et qu'on m'apporte mes raisins, puisque les coquins qui m'en veulent me réduisent à ce triste dîner.

Dans ce moment un page vint dire qu'un laboureur demandait à être introduit pour une affaire pressante. Courage ! s'écria Sancho, je n'aurai pas le temps de manger même du pain. Est-ce là l'heure de venir me parler d'affaire pressante ? pense-t-on que les gouverneurs soient de fer ? Ah ! pour peu que ceci dure, je n'y pourrai résister : Faites entrer ce laboureur, et prenez garde que ce ne soit un espion. Le page assura qu'il avait au contraire la mine du meilleur des hommes, et qu'il prévenait en sa faveur. Sur cette assurance on l'introduisit; et le bon paysan, d'un air niais, demanda d'abord lequel de ces deux messieurs était monsieur le gouverneur. L'intendant lui montra Sancho, devant lequel il se mit à genoux, en le priant de lui donner sa main à baiser. Sancho ne le voulut point, lui commanda de se lever et de dire promptement son affaire. J'aurai bientôt fini, reprit le paysan, pour peu que votre seigneurie daigne m'écouter.

Il faut d'abord qu'elle sache que je suis laboureur, natif du village de Miguel Turra, qui n'est qu'à deux lieues de Ciudad-réal. Vous connaissez peut-être ce pays-là ? Oui, répondit Sancho, c'est à côté de chez nous. Mais, abrégeons, je vous prie, et ne recommençons pas l'histoire de Tirtea Fuera. Deux mots suffiront, continua le paysan. Dans ma jeunesse je me suis marié, par la miséricorde de Dieu, en face de la sainte église catholique et romaine, avec une brave et digne femme; j'en ai eu deux garçons, dont le cadet sera bientôt bachelier; et l'aîné ne tardera pas à recevoir ses licences. Depuis quelques années je suis comme qui dirait veuf par la perte que j'ai faite de ma femme, à qui un mauvais médecin donna mal à propos une médecine dans le temps où elle était grosse : elle en mourut; ce qui l'empêcha d'accoucher à son terme. Si elle était accouchée, et qu'elle m'eût donné encore un garçon, je l'aurais fait étudier pour être docteur, afin qu'étant docteur il n'eût pu porter envie à ses deux frères le bachelier et le licencié. Mais c'est une affaire finie, à laquelle il ne faut plus penser.

Je vous conseille même de n'en plus parler, interrompit Sancho. Jusqu'à présent de tout ce

que vous avez dit je ne peux conclure autre chose sinon que vous êtes veuf depuis que votre femme est morte. Tâchez de finir, mon cher frère; voilà l'heure de dormir.

Monseigneur a très-bien entendu ce que je voulais lui dire, reprit le laboureur; je n'ai presque rien à ajouter. Mon fils cadet, j'entends celui qui doit être bachelier, est devenu amoureux d'une fille de notre village, qui s'appelle Claire Perlerine, fille d'André Perlerin, le plus riche fermier du pays. Tous ceux de cette famille, de temps immémorial, se sont appelés Perlerins, sans que l'on sache trop pourquoi, car on prétend que ce n'est pas leur nom. Bien est-il vrai que cette Claire Perlerine, dont mon fils est amoureux, est une perle d'Orient, tant elle est belle et charmante; la rose du matin n'est pas aussi fraîche, aussi fleurie que cette Claire Perlerine, quand on la regarde du côté droit; du côté gauche elle est moins bien, parce que la petite vérole lui a couturé la joue, et lui a fait perdre un œil : avec cela plusieurs fluxions lui ont enlevé la moitié de ses dents; et un petit goître qui s'est formé sous son menton la force de pencher sa tête sur une épaule; mais, comme je vous l'ai dit, elle est parfaite du côté droit, et c'est par ce côté-là que mon

fils le bachelier l'a vue. Monseigneur pardonne ces petits détails. Je chéris déjà Claire Perlerine comme ma future belle-fille; et vous n'ignorez point que les péres aiment à parler de leurs enfans.

Oui, je le sais, reprit Sancho; mais les gouverneurs aiment à dîner, et j'attends, pour commencer que vous ayez fini l'histoire des Perlerins et des Perlerines. — Elle va finir, monseigneur. Or donc mon fils le bachelier a eu le bonheur de se faire aimer de la belle Claire Perlerine. Depuis long-temps cette charmante personne aurait donné sa main à mon fils, si une petite incommodité qu'elle a dès l'enfance ne l'empêchait de remuer les bras. Elle est ce que nous appelons nouée, et ne peut se lever de son siége. Cela ne fait rien à mon fils, qui est un garçon fort doux, fort aimable, malgré le malheur qu'il a d'être possédé; ce qui, deux ou trois fois par jour, le fait écumer comme un furieux, se déchirer le visage, et briser tout ce qui est autour de lui. Ce pauvre enfant, qui n'en est pas moins un ange pour la bonté, voudrait épouser sa maîtresse Claire Perlerine; mais le père de Claire Perlerine ne veut pas consentir au mariage de ces deux amans si intéressans. Je viens

vous prier, monseigneur, de me donner une lettre pour ce père, dans laquelle vous lui ordonnerez de marier sa fille à mon fils. Voilà le sujet qui m'amène aux pieds de votre seigneurie. — Est-ce tout, mon frère? avez-vous fini? — Ah! monseigneur, si j'osais je vous demanderais encore une petite grâce; mais j'ai peur d'être indiscret, et d'abuser de vos momens. — Osez, osez, ne craignez rien, je ne suis ici que pour vous entendre. — Eh bien, monseigneur, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai point que je souhaiterais beaucoup qu'en faveur de ce mariage votre seigneurie eût la bonté de donner à mon fils le bachelier un petit présent de noces, quand ce ne serait que cinq ou six cents ducats; cela l'aiderait à se mettre en ménage, et ferait qu'il dépendrait moins de la mauvaise humeur de son beau-père, parce que vous savez que pour être heureux il faut être indépendant. — Est-ce là tout ce que vous demandez, mon ami? voyez s'il n'est rien qui vous tente encore; parlez avec assurance, et qu'une mauvaise honte ne vous retienne point. — Monseigneur, vous êtes bien bon; mais en vérité c'est tout.

A ces paroles Sancho se lève, saisit la première chaise qui lui tombe sous la main; et

courant au laboureur, qui se hâta de s'enfuir : Misérable! s'écria-t-il, il faut que je t'assomme tout à l'heure, pour t'apprendre à venir me demander six cents ducats. A-t-on jamais vu pareille insolence? Six cents ducats! et où les prendrais-je? ai-je reçu seulement un malheureux maravedis depuis que je suis gouverneur? Six cents ducats! si je les avais, je ne manquerais pas sans doute de les envoyer à Miguel Turra pour la famille des Perlerins et pour son fils le possédé. Mais où en sommes-nous? Sainte Marie! il me semble que mon île soit le rendez-vous des fous de tous les pays. Qu'on ne laisse plus entrer qui que ce soit, au moins jusqu'à ce que j'aie fini mon pain.

CHAPITRE XLI.

Visite de la dame Rodrigue à notre chevalier.

TANDIS que Sancho Pança commençait à s'apercevoir des inconvéniens de la grandeur, don Quichotte égratigné se voyait forcé de garder la chambre : six jours entiers s'écoulèrent sans qu'il lui fût possible de se montrer en public. Pendant ce temps, une nuit qu'il ne dormait pas selon sa coutume, il entendit ouvrir doucement sa porte, et ne douta point que ce ne fût l'amoureuse Altizidore, qui venait livrer un nouvel assaut à sa fidélité pour sa dame. Non, s'écria-t-il à demi-voix et se répondant à lui-même, non; toutes les beautés de la terre ne parviendront pas à me faire oublier un seul instant celle que j'adore. Non, ma chère Dulcinée, mon unique amie, ma souveraine, où que tu sois, quoi que tu sois, paysanne, princesse, nymphe, ce tendre cœur

t'appartient, t'appartiendra jusqu'à la mort; personne ne peut te le ravir.

En achevant ces mots, il se lève debout sur son lit: la porte s'ouvrait à l'instant. Quelle fut la surprise de notre héros en voyant paraître, à la place de la jeune Altizidore, une vieille duègne, dont les coiffes blanches balayaient presque le plancher, portant sur son nez vénérable une paire de grandes lunettes, et tenant de la main gauche une petite bougie, dont avec la droite elle repoussait la lumière loin de son visage ridé. A cet aspect, le chevalier, s'imaginant que c'était une sorcière qui venait s'emparer de lui pour le mener au sabbat, commence à faire des signes de croix. La duègne, qui s'avançait à pas lents, aperçoit à son tour cette grande figure, debout sur le lit, enveloppée dans une couverture de satin jaune, le visage à demi couvert de compresses, les moustaches en papillottes, et redoublant ses signes de croix. Jésus! dit-elle, que vois-je? Elle ressent une frayeur pareille à celle qu'elle inspirait, s'arrête toute tremblante, laisse échapper sa bougie qui s'éteint, se retourne promptement pour fuir, s'embarrasse dans sa longue robe, et tombe au milieu de la chambre.

Je te conjure, ô fantôme! s'écrie alors don

Quichotte, de me déclarer ce que tu veux de moi : si tu es une âme en peine, je ferai pour ta délivrance tout ce que me prescrivent ma qualité de chrétien et ma profession de chevalier errant. Seigneur don Quichotte, répondit la duègne, s'il est bien vrai que vous êtes le seigneur don Quichotte, ne me prenez point pour une âme en peine ; je suis la dame Rodrigue, duègne de madame la duchesse, je venais chez vous avec l'intention de vous raconter mes peines et de vous demander votre appui. — Je veux bien vous croire, madame Rodrigue ; et je consens à vous entendre, pourvu que vous ne soyez point chargée de quelque message amoureux : je vous préviens que sur cet article votre ambassade serait sans succès. — Ah ! vous me connaissez mal, seigneur don Quichotte, si vous me croyez capable de me charger d'un message amoureux. D'abord je ne suis pas encore d'un âge à m'acquitter pour les autres de pareilles commissions ; je me porte bien, Dieu merci ; j'ai encore toutes mes dents, excepté quelques-unes que m'ont enlevées les catarrhes si fréquens dans ce pays ; et si je voulais m'occuper de semblables badinages, je pourrais..... Mais, puisque vous le permettez, je vais rallumer ma bougie, et je re-

viendrai vous confier tous les secrets de mon cœur. Aussitôt et sans attendre de réponse, elle sortit de l'appartement.

Notre héros, demeuré seul, réfléchit aux dernières paroles de madame Rodrigue. Ceci, dit-il, m'a l'air d'une nouvelle aventure : le diable est fin; il a vu qu'il ne pouvait triompher de moi en employant des duchesses, des reines, des belles de quinze ou seize ans; peut-être espère-t-il me trouver moins sur mes gardes avec une vieille duègne. Trop souvent celui qui résiste aux plus terribles épreuves succombe dans une occasion où rien ne lui paraît à craindre. Madame Rodrigue va revenir; je serai seul avec elle; cette chambre, cette solitude, l'heure qu'il est, ce qu'elle me dira, tout se réunit contre ma sagesse. Je peux être faible un moment.... Faible pour madame Rodrigue ! Je n'ai qu'à regarder ses rides, ses coiffes blanches, ses lunettes.... le diable, le diable lui-même s'enfuirait épouvanté... Ah ! c'est ainsi que l'orgueilleux raisonne, il affecte de mépriser les piéges qui lui sont tendus, et sa coupable confiance le conduit dans le précipice. Soyons prudent, défions-nous des périls les moins redoutables, et fermons la porte à madame Rodrigue.

Le héros se lève alors pour aller mettre le verrou ; mais madame Rodrigue rentrait avec sa bougie rallumée. Elle se rencontre vis-à-vis de don Quichotte toujours enveloppé dans sa couverture ; et reculant aussitôt deux pas : Seigneur chevalier, dit-elle en baissant les yeux sur ses lunettes, je n'ose deviner à quel dessein vous êtes sorti de votre lit ; mais je vous demande s'il y a sûreté pour moi. — Je vous fais la même question, madame. Ne dois-je pas être en défiance ? — Et de qui donc ? — De vous. — De moi ? — De vous-même, madame Rodrigue ; car enfin vous n'êtes pas de bronze, et je ne suis pas de marbre. Nous sommes seuls, une nuit profonde couvre l'univers de ses voiles, l'étoile du berger brille dans le ciel, et cette chambre ressemble beaucoup à la grotte où l'aimable Enée alla chercher un asile sombre avec la belle Didon. Je m'en fie à vous, madame Rodrigue, à votre expérience, à vos longues coiffes ; et je vous demande votre main comme le gage et le garant de vos pudiques intentions.

En disant ces mots, notre chevalier baise sa main et la présente à la duègne qui, baisant aussi la sienne, la met dans celle du héros. Tous deux, se tenant ainsi, pleins d'une noble confiance l'un pour l'autre, marchent ensemble

vers le lit, où don Quichotte se remet; se couvre de ses draps jusqu'au menton, tandis que madame Rodrigue, modestement assise à quelque distance, sans quitter sa bougie et ses lunettes, commence ainsi son discours:

Quoique vous me trouviez, seigneur, dans le royaume d'Aragon, sous le triste habit d'une duègne, je n'en suis pas moins née dans les Asturies d'une maison dont la noblesse remonte au berceau de la monarchie. Mes parens, qui n'avaient d'autre bien que leur illustre origine, furent forcés par la pauvreté de me conduire à Madrid, où je fus mise chez une grande dame comme demoiselle de compagnie, chargée du soin du linge: je dois vous dire, sans amour-propre, que personne au monde ne peut se flatter de faire un ourlet comme moi. Ce talent ne me valait pas des gages considérables; j'étais fort pauvre, assez malheureuse dans ma condition, et privée de mes père et mère, qui ne tardèrent pas à mourir, lorsque je m'attirai les yeux d'un écuyer déjà sur l'âge, peu riche à la vérité, mais noble comme le roi, puisqu'il était aussi des Asturies.

Il m'aima; mon sensible cœur fut touché de ses tourmens. Nos tendres amours demeurèrent long-temps secrètes: mais ma maîtresse le dé-

couvrit; et, pour éviter les propos, elle prit soin de nous marier. J'accouchai bientôt après d'une fille qui vit encore, et qui pour les talens, la sagesse, la beauté, j'ose le dire, surpasse sa mère : cette fille était encore bien jeune lorsque j'eus le malheur de perdre mon époux. Il mourut, seigneur, il mourut d'une peur que des méchans lui firent : pardonnez aux sanglots, aux larmes qui viennent toujours m'étouffer quand je parle de mon pauvre mari.

Je restai donc veuve, et chargée du soin de ma fille, dont la beauté s'annonçait déjà. Ma réputation d'excellente ouvrière en linge engagea madame la duchesse, qui venait de se marier, à me prendre à son service : je vins avec elle dans ce château, où ma fille m'a suivie, et où nous vivions doucement des faibles gages qu'on nous donnait. Je ne sais comment il est arrivé que ma fille, ma fille si sage, qui jamais n'a quitté sa mère, s'est tout d'un coup trouvée grosse, sans pouvoir expliquer pourquoi. Comme on lui en voulait beaucoup dans la maison, parce qu'elle était la plus belle, la plus aimable, la mieux instruite, on a fait grand bruit de cette aventure; et madame la duchesse, qui croit toujours le dernier qui lui parle, a banni ma fille de sa présence. Elle est partie, seigneur :

elle s'est retirée à Madrid, où elle est sans argent, sans place, vivant à peine du travail de ses mains. En vous entendant parler de tant de reines, de tant de princesses que vous connaissez ou devez connaître, j'ai imaginé qu'un chevalier aussi obligeant, aussi bon que vous, pouvait aisément obtenir pour ma fille une place de dame d'honneur auprès de quelque impératrice. C'est là l'objet de ma visite; c'est ce que j'espère de votre bonté.

Madame Rodrigue, reprit don Quichotte, je m'intéresserai volontiers pour votre fille infortunée, si, comme je suis tenté de le croire, c'est la calomnie qui lui a fait perdre les bonnes grâces de madame la duchesse; mais vous sentez vous-même.... — Ah ! seigneur, vous pouvez êtes certain qu'on n'a cherché dans cette maison qu'à jouer de mauvais tours à cette malheureuse enfant. Toutes les femmes de madame en étaient jalouses : madame l'était peut-être elle-même. Car enfin les charmes de ma fille étaient à elle: toutes n'en peuvent pas dire autant. — Qu'entendez-vous par ces paroles, madame Rodrigue? — J'entends, monsieur le chevalier, que tout ce qui reluit à vos yeux n'est pas or; que, par exemple, cette Altizidore, si glorieuse de sa beauté, se peint tous les jours les sourcils, et se

couvre le visage de blanc. Madame la duchesse elle-même.... Mais je me tais; car dans nos maisons les murailles ont des oreilles. — Comment! madame Rodrigue, qu'osez-vous dire de madame la duchesse? — Mon dieu! je ne dis rien du tout; madame a un teint de roses et de lis, la plus belle taille du monde, des yeux qui disent tout ce qu'ils veulent; mais il ne faut pas croire qne ces beaux cheveux blonds que vous voyez tomber en boucles sur ses épaules appartiennent tous à la tête de madame la duchesse; elle en a fait venir au moins la moitié de chez un perruquier de Madrid; ses dents si blanches et si bien rangées ne sont pas non plus.....

A ce mot, la porte de la chambre s'ouvre avec fracas: madame Rodrigue effrayée laisse tomber sa bougie. Les ténèbres et le silence règnent dans tout l'appartement; mais tout-à-coup la pauvre duègne est saisie par plusieurs mains qui lui font baisser le visage jusque sur le lit du héros, et se mettent à la fouetter. Don Quichotte entendait les coups et les soupirs de madame Rodrigue, sans pouvoir deviner ce qui se passait; ne doutant point cependant que ce ne fût encore des fantômes, il ne voulut point s'en mêler, et se tint immobile dans son lit.

Après un demi-quart d'heure de correction, les fantômes se retirèrent en observant le même silence. Madame Rodrigue se releva, se rajusta de son mieux, chercha par terre, ramassa ses lunettes, et s'en alla sans rien dire.

CHAPITRE XLII.

Ronde de Sancho dans son île.

Nous avons laissé notre gouverneur déjà fatigué du gouvernement, et rebuté sur-tout par le jeûne austère qu'on lui faisait observer. L'intendant, pour lui rendre un peu de courage, vint lui dire qu'il avait lui-même pris le soin de préparer un bon souper dont sa seigneurie pouvait manger sans aucune crainte. Sancho embrassa l'intendant, déclara qu'il serait toujours le meilleur de ses amis, le nomma son premier ministre; et, se mettant de bonne heure à table, reprit bientôt toute sa belle humeur. Je ne demande pas mieux, disait-il en faisant disparaître les plats que l'on apportait devant lui d'une autre manière que le docteur Recio, je ne demande pas mieux que de travailler, pourvu que l'on ait soin de moi et de mon âne; je gouvernerai cette île en conscience, je me leverai matin, je ferai tout ce

qu'il faudra pour que l'on soit heureux et content; mais il est juste que je le sois aussi. Je permets très-fort que l'on examine, que l'on contrôle mes actions; je serai charmé qu'on ait les yeux ouverts sur moi. L'homme qu'on regarde en vaut mieux : le diable n'ose se montrer de jour; et si l'abeille vivait seule, elle ne ferait pas tant de miel.

L'intendant qui ne le quittait pas, et qui souvent était étonné de son esprit, l'assura que ses nouveaux sujets étaient déjà pénétrés pour sa personne et de respect et d'amour : il lui proposa, quand il eut soupé, de venir faire la ronde dans les différens quartiers de son île. Je le veux bien, répondit Sancho : je vous avertis d'abord que mon intention est de chasser d'ici les vagabonds, les fainéans, tous ceux qui ne veulent ou ne savent pas gagner le pain qu'ils mangent, et qui s'introduisent dans un état policé comme les frelons dans les ruches. Point d'oisifs dans mes états; c'est le moyen qu'il n'y ait pas de vices; le proverbe le dit, et les proverbes ont toujours raison. Je protégerai les laboureurs quand ils ne ressembleront pas à celui de Miguel Turra; je ferai respecter la religion, j'honorerai les bonnes mœurs, et je serai sans pitié pour les fripons. C'est-il bien

parler, mes amis ? Dites en toute liberté ; j'aurai de la reconnaissance pour ceux qui me reprendront.

Nous ne pouvons que vous admirer, lui répondit l'intendant ; et cette admiration sera partagée par les personnes qui vous ont envoyé dans cette île, sans connaître peut-être elles-mêmes le prix du présent qu'elles nous ont fait. Mais onze heures viennent de sonner : il est temps que votre seigneurie commence la ronde.

Sancho sortit aussitôt, sa baguette de juge à la main, suivi de son secrétaire, de l'intendant, de l'historiographe qui tenait registre de ses actions, et d'une troupe d'archers. A peu de distance du palais il entendit un bruit d'épées dans une petite rue : la garde y courut par son ordre, et ramena deux hommes qu'on avait surpris se battant. Pourquoi vous battez-vous ? leur dit Sancho d'une voix sévère : n'avez-vous pas un gouverneur qui saura vous rendre justice ? Seigneur, répondit un des deux hommes, votre excellence approuvera sans doute ma délicatesse sur le point d'honneur. Ce gentilhomme avec qui j'ai querelle sort d'une maison de jeu, où il vient de gagner plus de mille réaux. Dieu et moi nous savons comment : j'étais témoin ; j'ai jugé en sa faveur

tous les coups au moins douteux. Lorsqu'il a été dans la rue, je suis venu loyalement lui demander une marque de sa juste reconnaissance ; ce fripon n'a pas eu honte de me présenter quatre réaux. Il me connaît cependant; il sait que je suis un homme d'honneur, qui n'ai pas d'autre métier que de passer ma vie dans les maisons de jeu à décider les coups difficiles. Indigné d'un procédé si offensant, j'ai mis l'épée à la main pour lui donner une leçon de politesse et de probité.

Qu'avez-vous à répondre ? demanda le gouverneur à celui dont on parlait. Rien du tout, reprit celui-ci; tout ce qu'a dit cet homme est exact, excepté que ce que j'ai gagné m'appartient légitimement, et que la preuve certaine que je n'avais nul besoin de ses décisions, c'est que je n'ai voulu et ne veux lui donner que quatre réaux. Vous lui en donnerez cent tout à l'heure, interrompit Sancho; mais il n'en profitera guère, car je les confisque pour les pauvres; ensuite vous paierez une amende de deux cents autres réaux, qui seront pour les prisonniers; après quoi, vous et cet homme d'honneur, qui n'a d'autre métier que de décider les coups du jeu, vous serez conduits par quatre archers hors de mon île, et si vous avez l'au-

dace d'y remettre les pieds, je vous ferai jouer ensemble une partie de triomphe à une potence de huit pieds de haut. Vous entendez; tout est dit; qu'on exécute ma sentence.

Les trois cents réaux furent payés sur-le champ; l'intendant se chargea de leur distribution, et quatre archers conduisirent les deux joueurs hors de la ville. A l'instant même une autre patrouille amenait un jeune garçon qui s'était enfui dès qu'il avait vu paraître la garde, et lui avait donné beaucoup de peine avant de se laisser attraper. Pourquoi vous enfuir ? demanda Sancho. Pour n'être pas pris, répond le jeune homme. — Je le crois; mais où alliez-vous à l'heure qu'il est ? — Toujours devant moi, monseigneur. — Toujours devant vous; c'est fort bien répondre. Vous aviez un but, un dessein; quel était-il s'il vous plaît ? — De prendre l'air. — Ah! de prendre l'air; je comprends. Mais où vouliez-vous prendre l'air ? — Là où il souffle. — C'est juste. Vous me paraissez gai, mon ami : j'aime beaucoup les gens de cette humeur; et je me fais toujours un plaisir de leur donner un logement pour peu que je m'aperçoive qu'ils n'en ont pas. Imaginez donc que c'est moi qui suis l'air, et que je souffle d'un côté qui vous mène droit en pri-

son. Allez-y passer la nuit; nous verrons demain si le vent a changé.

Après plusieurs autres rencontres où le gouverneur fit briller autant d'esprit que de sens, il arriva près d'un corps-de-garde placé à l'entrée d'un pont. Les soldats se mirent sous les armes, et quatre officiers de justice vinrent au-devant de Sancho, conduisant un homme avec eux. Seigneur gouverneur, dit un des officiers, vous arrivez fort à propos pour nous tirer d'un grand embarras; il ne faut pas moins que toute votre sagacité pour le cas difficile qui se présente. Parlez, répondit Sancho; ma sagacité fera de son mieux. — Monseigneur, voici le fait; nous supplions votre excellence de nous donner un peu d'attention. Par une ancienne loi de cette île, tout homme qui vient après la retraite sonnée pour passer ce pont est obligé de nous déclarer, sous la foi du serment, où il va. S'il dit la vérité, nous le laissons passer sans obstacle; s'il fait le moindre mensonge, il est pendu sur-le-champ à une potence dressée à l'autre bout de ce pont. Cette loi est connue de tous les habitans de votre île. Tout à l'heure l'homme que voici s'est présenté pour passer : nous l'avons interrogé suivant l'usage; il a levé la main et nous a répondu qu'il allait se faire

pendre à cette potence. Si nous le pendons en effet, il a dit vrai et ne mérite pas la mort; si nous le laissons passer, il a menti, et la loi veut qu'il soit pendu. Nous ne savons ce que nous devons faire, et nous avons recours aux lumières supérieures que tout le monde vous connaît.

Diable! répondit Sancho en se grattant la tête, ceci ne paraît pas aisé. Répétez-moi, je vous prie, ce que vous venez de dire. L'officier de justice recommença presque dans les mêmes termes. Sancho garda quelque temps le silence, ferma les yeux, se frotta les mains. Voilà reprit-il, un sot homme, il aurait dû prendre un autre chemin. Mais écoutez : quelle que soit notre décision, nous manquerons toujours à la loi; s'il est pendu, nous sommes en faute, puisqu'il aura dit la vérité; s'il n'est pas pendu, nous sommes encore en faute, puisqu'il nous aura menti. Nous n'avons donc que le choix de deux fautes : or, dans ce cas, nous devons choisir celle qui ne fait de mal qu'à nous. Qu'on laisse passer cet homme; s'il aime tant à être pendu, nous le punissons assez en le contrariant pour aujourd'hui.

L'intendant et toute la suite du gouverneur donnèrent de grands éloges à la clémence de

Saucho. Il fut reconduit à son palais après avoir fini sa ronde, et s'alla reposer dans un excellent lit des fatigues de sa journée.

CHAPITRE XLIII.

Arrivée du page de la duchesse dans la maison de Thérèse Pança.

L'EXACT et véridique auteur de cette étonnante histoire se croit obligé de nous avertir que les fantômes qui punirent les indiscrétions de madame Rodrigue n'étaient autre chose que les femmes de la duchesse. Altizidore, avertie que la duègne rendait au héros une visite mystérieuse, avait sur-le-champ éveillé ses compagnes, qui toutes, à pas de loup, étaient venues écouter l'entretien. La belle Altizidore ne perdit pas un seul mot de ce qui fut dit sur ses attraits; et lorsque l'imprudente vieille osa parler avec la même liberté de madame la duchesse, Altizidore donna le signal à sa troupe, qui ne demandait pas mieux, et fit servir son zèle pour sa maîtresse à venger ses propres injures.

Ce même jour, comme on l'a vu, la duchesse avait fait partir un page pour aller porter à la femme de Sancho la lettre et le paquet de son mari. Elle avait joint à ce paquet un petit billet de sa main, et une longue et pesante chaîne d'or qu'elle envoyait à Thérèse. Le page, charmé de sa commission, prit un des meilleurs chevaux du duc, se mit en route, fut bientôt arrivé. Comme il entrait dans le village, il aperçut au bord d'un ruisseau plusieurs femmes lavant du linge; il les pria de lui indiquer la maison de Thérèse Pança, femme de Sancho Pança, écuyer d'un chevalier nommé don Quichotte de la Manche. Mon beau monsieur, lui répond en se levant une jolie petite fille de quatorze ans à peu près, ce Sancho Pança est mon père, cette Thérèse est ma mère, et ce don Quichotte est notre maître. En ce cas, mademoiselle, répondit le page en la saluant, ayez la bonté de me conduire à madame votre mère, pour qui j'apporte une lettre et des présens. — Ah ! monsieur de toute mon âme. Vous apportez des présens; c'est sûrement de la part de mon père. Venez, monsieur, venez avec moi; notre maison est à l'entrée de la rue. Ah ! que ma mère va être contente ! Il y a long-temps qu'elle n'a reçu

des nouvelles de mon père, et nous en étions bien inquiètes.

En parlant ainsi la jeune Sanchette jette son savon, son battoir, son linge, et, sans se donner le temps de reprendre ses souliers, nu-jambes, les cheveux épars, elle court, vole vers le page, lui fait une courte révérence, et le guide, toujours sautant, riant et le regardant.

A cinquante pas de la maison, Sanchette redouble ses sauts, et se met à crier : Ma mère, ma mère, venez, voici un monsieur qui vous apporte des lettres et des présens de mon père; hâtez-vous, venez donc ma mère. A sa voix Thérèse Pança sortit avec sa quenouille au côté, faisant tourner son fuseau. Elle était vêtue d'un juste gris, avec le jupon pareil, extrêmement court par devant. C'était une femme d'une quarantaine d'années, encore fraîche, forte, brune, et d'une physionomie ouverte. Que me veux-tu? dit-elle à Sanchette, et qu'est-ce que c'est que ce monsieur? C'est un de vos serviteurs, madame, reprit le page en descendant de cheval, et venant mettre un genou en terre devant madame Thérèse; j'ose demander à votre seigneurie de me permettre de baiser la main de la légitime épouse du

seigneur don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria. — Allons ! monsieur, levez-vous, et ne parlez point comme cela. Je ne suis point une dame, mon mari n'est point gouverneur; nous sommes des paysans, fils de paysans, voilà tout.—Vous êtes la très-digne épouse d'un très - illustre gouverneur. Mon message auprès de vous n'a rien que de sérieux, madame; vous en verrez la preuve dans ces lettres et dans ce présent. Alors le page présente les lettres et met au cou de Thérèse la superbe chaîne d'or.

La mère et la fille, immobiles, se regardent sans pouvoir parler. Ma mère, dit enfin Sanchette, je gage que ce gouvernement est l'île que vous savez, promise depuis si long-temps à mon pére par le seigneur don Quichotte. Vous avez raison, mademoiselle, reprit le page; c'est à cause du seigneur don Quichotte que l'on a fait monsieur votre père gouverneur de l'île de Barataria. Ce papier vous l'expliquera. Ah ! mon cher monsieur, comment faire ? interrompt Thérèse, je ne pourrai jamais déchiffrer ces lettres, car je sais filer, mais je ne sais pas lire. Ni moi non plus, s'écria Sanchette, et j'en suis bien fâchée aujourd'hui ; mais attendez, je m'en vais chercher monsieur le curé

ou monsieur le bachelier Samson Carrasco; ils seront charmés d'apprendre des nouvelles de mon père. Ce n'est pas la peine, dit le page; je ne sais pas filer, mais je sais lire; et si vous le désirez, je lirai la lettre du gouverneur. Aussitôt le page obligeant fit cette lecture, et passa tout de suite après au billet de la duchesse, conçu en ces termes :

« Ma chère amie, les excellentes qualités « que j'ai reconnues dans votre mari Sancho, « m'ont engagée à le faire nommer, par mon « époux le duc, gouverneur d'une de nos îles. « Depuis qu'il occupe cette importante place, « j'ai su qu'il faisait le bonheur et l'admira- « tion de ses vassaux; et, j'ai voulu vous « donner part de la joie que m'ont causée ces « bonnes nouvelles.

« Je vous envoie une chaîne d'or, que je « vous prie d'accepter et de porter pour l'a- « mour de moi. J'aurais désiré qu'elle fût plus « belle. Un temps viendra, ma chère Thé- « rèse, où nous nous connaîtrons davantage; « j'espère alors satisfaire mieux ma tendre « amitié pour vous. J'embrasse de tout mon « cœur votre aimable fille Sanchette; je vous « prie de lui dire que je m'occupe de lui

« chercher un époux digne de la fille d'un
« gouverneur. Ecrivez-moi, parlez-moi lon-
« guement de votre famille, de vos affaires,
« de tout ce qui vous intéresse; vous êtes
« sûre de m'obliger en me demandant de vous
« être utile. Pour encourager votre confiance,
« je vous prie de m'envoyer deux douzaines
« de glands de votre pays, que l'on dit être
« excellens, et que je trouverai meilleurs lors-
« qu'ils me viendront de vous. Adieu, ma
« chère Thérèse; que Dieu vous garde et
« vous fasse aimer un peu votre bonne amie,

« La duchesse. »

Ah! s'écria Thérèse à cette lecture; qu'elle est bonne, qu'elle est affable, qu'elle est charmante cette duchesse! Parlez-moi d'une grande dame comme celle-là, et non pas de nos femmes de gentilshommes, qui, parce que leurs maris chassent au lévrier, pensent que le vent a tort de leur souffler au visage, s'en vont à l'église avec des airs d'infante, et se croiraient déshonorées de regarder une paysanne. Voilà pourtant une duchesse, une vraie duchesse, qui m'appelle sa bonne amie, qui me traite comme son égale: ah! puisse-t-elle n'en avoir jamais en dignités, en biens, en bonheur!

Mon cher monsieur, madame la duchesse aime donc les glands ? Elle en aura, elle en aura ; je vais lui en envoyer un boisseau, et je vous réponds qu'ils seront choisis. Mais, Sanchette, il faut faire rafraîchir ce beau monsieur, qui le mériterait bien même sans les bonnes nouvelles qu'il nous apporte. Allons, fille, allons, prends soin du cheval, mène-le à l'écurie, va chercher des œufs dans le poulailler, coupe une bonne tranche au jambon, fais du feu, prépare la poêle, tandis que je cours annoncer tout ceci à nos parens, à nos voisins, à ce bon monsieur le curé, au barbier maître Nicolas, qui sont tous amis de ton père. Oui, ma mère, répond Sanchette, oui, ma mère, oui, vous avez raison ; mais vous me donnerez bien la moitié de cette belle chaîne. — Eh ! mon enfant, elle est toute pour toi ; je te demande seulement de me la laisser porter quelques jours, parce qu'elle me réjouit le cœur. Vous n'avez pas tout vu, reprit le page ; j'ai encore ici un bel habit vert, que le gouverneur n'a mis qu'une fois, et qu'il envoie à mademoiselle sa fille. Ah ! le bon père ! s'écria Sanchette en courant à l'habit vert, qu'elle déplia, retourna, examina, et dont elle fut enchantée.

Pendant ce temps, madame Thérèse, ses lettres à la main, sa chaîne d'or au cou, était sortie de sa maison, courant et dansant dans la rue. Les premières personnes qu'elle rencontra furent le curé et le bachelier Carrasco : Bonjour, messieurs, leur dit-elle en riant, bonjour, bonjour ! j'allais chez vous pour vous faire part des excellentes nouvelles que je reçois. Tout ne va pas mal, Dieu merci ! comme vous le saurez bientôt ; mais je vous préviens que dorénavant il ne faudra point que les dames du village fassent les fières avec moi, car nous le tenons enfin le petit gouvernement. Qu'est-ce donc que cette folie, madame Thérèse ? lui répondit le curé ; et quels papiers avez-vous là. — Il n'y a point de folie, monsieur ; et ces papiers ne sont rien que des lettres que m'ont écrites un gouverneur et une duchesse. Quant à cette chaîne d'or fin que vous voyez à mon cou, c'est un présent que je reçois de la duchesse mon amie.

Le curé, surpris en considérant la beauté de cette chaîne, se met à lire tout haut les lettres ; Carrasco le regardait à chaque phrase, et ne pouvait en croire ni ses oreilles ni ses yeux. Après un assez long silence, ils demandèrent qui avait apporté tout cela. Thérèse leur dit,

de venir chez elle, où ils trouveraient le jeune et beau monsieur qu'on avait chargé du message. Allons! reprit Carrasco, je serai charmé de voir l'ambassadeur de cette duchesse qui envoie des chaînes d'or, et qui demande du gland.

Ils suivirent aussitôt Thérèse, et trouvèrent le page dans la cour, occupé de son cheval, tandis que Sanchette allait et venait pour faire son omelette. Étonnés de plus en plus de la bonne mine du page, de la richesse de son habit, ils le saluèrent poliment; et Carrasco lui demanda de vouloir bien leur expliquer, comme à d'anciens amis de don Quichotte et de Sancho, ce que voulaient dire des lettres qu'ils venaient de lire, où il était question d'un gouvernement et d'une île. Messieurs, répondit le page, ces lettres veulent dire ce qu'elles disent; il est certain, et je vous le jure, que le seigneur Sancho Pança est gouverneur, qu'il a sous ses lois une ville considérable, et qu'il la gouverne, dit-on, avec beaucoup de sagesse. Je ne puis vous assurer que cette ville soit dans une île, parce que je ne l'ai point vue, et que je sais assez mal la géographie. — Mais, monsieur, cette duchesse qui écrit à madame Thérèse.... — Cette duchesse, mes-

sieurs, est l'épouse du duc mon maître; la lettre que j'ai portée est de sa main. Si sa politesse et son affabilité vous surprennent tant, j'en conclurai que nos grandes dames d'Aragon sont plus polies et plus affables que vos grandes dames de Castille. Vous nous permettrez, reprit Carrasco, d'être au moins un peu surpris, et de vous demander encore s'il n'y aurait pas de l'enchantement dans cette aventure, comme dans presque toutes celles qui arrivent au seigneur don Quichotte. — Je ne vous entends point, messieurs, et ne puis vous en apprendre plus que les lettres ne vous en apprennent. Je vous répète qu'elles ne contiennent rien qui ne soit exactement vrai.

Sans doute, sans doute, s'écria Thérèse; et toutes ces questions sont fort inutiles : ne fatiguez pas ce beau monsieur, et occupons-nous de choses plus pressées. Monsieur le curé, tâchez de savoir, je vous prie, s'il n'y a pas quelqu'un du village qui aille à Tolède ou à Madrid, pour que je fasse venir une belle robe, une coiffure de dentelles à la mode, et tout ce qu'il faut à la femme d'un gouverneur. Ah! je ne veux pas faire honte à mon mari : je veux l'aller joindre dans un bon carrosse comme les autres; et si l'on en jase,

on en jasera. Que m'importe ? Pardi ! ma mère, reprit Sanchette, vous seriez bien bonne de vous gêner pour les jaseurs : laissez-les parler ; et allons notre train ; nous leur dirons bonjour de la portière. S'ils rient, nous rirons plus fort, et nous rirons plus à notre aise. Les moqueries des jaloux sont de bon augure. Il vaut mieux faire envie que pitié. Quand on n'a besoin de personne on est bien fort ; et la brebis sur la colline est plus haute que le taureau dans la plaine.

En vérité, interrompt le curé, toute cette famille des Pança vient au monde en disant des proverbes. Il est vrai, dit le page, que monsieur le gouverneur en sait beaucoup ; et ce n'est pas un des moindres plaisirs que madame la duchesse trouve à s'entretenir avec lui. Nous voudrions bien connaître cette duchesse, dit le bachelier Carrasco. Il ne tient qu'à vous, répondit le page ; vous n'avez qu'à venir avec moi. Ce sera moi qui irai, s'écria vivement Sanchette ; je meurs d'envie de voir mon père, et je serai charmée de voyager avec un aimable monsieur comme vous. Prenez-moi sur votre cheval ; je sais bien me tenir en croupe ; n'ayez pas peur que je tombe.

Le page lui représenta que cette manière

d'aller ne convenait pas à une jeune personne de sa qualité. Madame Thérèse en convint. Pendant cette conversation, Sanchette n'avait point fait son omelette : le curé pressa le page de venir manger un morceau chez lui. Après quelques refus, il y consentit; et tandis qu'il dînait au presbytère, Thérèse s'occupa de répondre aux lettres qu'elle avait reçues. Carrasco lui offrit d'être son secrétaire, mais elle ne l'accepta point, parce qu'il aimait un peu trop à se moquer. Elle alla chercher un enfant de chœur, qui, pour quelques œufs frais qu'elle lui donna, écrivit ses réponses sous sa dictée.

CHAPITRE XLIV.

Retour du page chez Thérèse.

CEPENDANT notre gouverneur continuait à s'occuper de faire régner dans son île la police, l'ordre et les lois : il visitait les marchés, examinait les poids, les mesures, et punissait sévèrement les marchands qu'il trouvait en fraude. Il défendit expressément de faire des magasins de vivres pour les revendre ensuite en détail. Les cabaretiers sur-tout attirèrent son attention; il établit la peine de mort pour ceux qui mettraient de l'eau dans le vin; il diminua le prix des souliers, régla les gages des domestiques, bannit de son île les chanteurs des rues dont les chansons étaient indécentes, créa un commissaire des pauvres, non pas pour leur donner la chasse, mais pour s'informer avec soin s'ils étaient véritablement pauvres; enfin, guidé par son seul bon sens et son

esprit naturel, il fit des ordonnances si sages, qu'elles sont encore en vigueur dans le pays, où on les appelle le code du grand gouverneur Sancho Pança.

Don Quichotte, pendant ce temps, guéri de ses égratignures, commençait à trouver que la vie oisive qu'il menait dans le château du duc était indigne d'un chevalier : il soupirait après son départ, et préparait ses adieux, lorsque le page, de retour de son ambassade, vint apporter à la duchesse les réponses et les présens de Thérèse. Son arrivée répandit la joie : on lui demanda les détails de son voyage. Le prudent page ne dit en présence du chevalier que ce qu'il était à propos de dire : il remit gravement ses dépêches, sur l'une desquelles était écrit : *A madame la duchesse dont je ne sais pas le nom.* L'adresse de l'autre était : *A mon mari Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria, où je prie Dieu de le maintenir.* La duchesse ouvrit aussitôt sa lettre, et la lut à haute voix à son époux.

Lettre de Thérèse Pança, à la duchesse.

MADAME,

La lettre que votre grandeur m'a écrite m'a fait beaucoup de plaisir; et la belle chaîne d'or qui l'accompagnait ne m'en a pas causé moins, comme vous pouvez le croire. Tout notre village est charmé que vous ayez donné un gouvernement à mon mari. Il y a bien quelques personnes, comme monsieur le curé, maître Nicolas le barbier, et le bachelier Samson Carrasco, qui ne veulent pas le croire: mais je les laisse dire, et je leur montre la belle chaîne d'or et le bel habit vert de chasse; ce qui ne laisse pas de faire papillotter les yeux de mes envieux.

Je vous confierai, ma chère dame, parce que je vous aime beaucoup, qu'un de ces quatre matins je compte monter dans un bon carrosse, et me rendre à la cour avec ma fille. En conséquence, je vous serai obligée d'ordonner à mon mari de m'envoyer un peu d'argent; car il en faut dans ce pays-là, où l'on dit que le pain est cher, et que la viande se vend trente maravedis la livre. Les pieds me

grillent de m'y voir, parce que mes voisins disent qu'un gouverneur n'est véritablement connu à la cour que par sa femme : il sera bon et il est pressé que j'y fasse connaître mon mari.

Je suis bien fâchée que les glands n'aient pas donné cette année; je vous en envoie pourtant un demi-boisseau des plus beaux que j'aie pu trouver; ils ont tous été ramassés de ma main, un à un, dans la montagne. Je voudrais qu'ils fussent gros comme des œufs d'autruche.

Je prie votre grandeur de m'écrire : je lui répondrai et l'informerai de tout ce qui me regarde et de tout ce qui se passera dans notre village. Sanchette ma fille et mon petit vous baisent les mains, ainsi que moi qui vous aime mieux que je ne l'écris.

Votre servante Thérèse Pança.

La duchesse, fort satisfaite de la réponse de Thérèse, brûlait d'impatience de lire la lettre adressée à Sancho; mais elle n'osait pas l'ouvrir. Don Quichotte, qui s'aperçut de son scrupule, décacheta lui-même cette lettre. Elle s'exprimait ainsi :

J'ai reçu ta lettre, mon Sancho, et je te jure sur ma foi qu'il s'en est peu fallu que je ne sois devenue folle de plaisir. Imagine-toi, mon homme, ce que c'est que d'apprendre que tu es gouverneur, de recevoir en même temps ton bel habit vert, la superbe chaîne d'or de madame la duchesse; et tout cela par un monsieur gentil et beau comme le jour! J'en ai pensé tomber à la renverse; ta fille Sanchette ne savait plus où elle en était; et tout cela de contentement.

Te voilà donc devenu, de gardeur de chèvres que tu étois, gouverneur d'une bonne île! Tu dois te souvenir que ma pauvre mère disait souvent qu'il ne s'agissait que de vivre pour voir des choses étonnantes. Vivons, vivons, mon ami, et voyons beaucoup de choses, parmi lesquelles je voudrais bien voir un peu de l'argent que ton île doit te rapporter.

Je te dirai pour nouvelles, que la Berueca vient de marier sa fille à un fameux peintre étranger qui est venu s'établir ici. Le conseil de notre commune a voulu profiter de l'arrivée de ce peintre pour faire peindre les armes du roi sur la porte de l'audience; le peintre a demandé deux ducats, ensuite il a travaillé huit jours, au bout desquels il a rendu l'argent,

disant que l'ouvrage était trop difficile. Le fils de Pierre Le Loup s'est fait tonsurer; la petite Minguilla l'attaque en justice, comme lui ayant promis mariage; les mauvaises langues disent bien pis. Tout cela n'empêche pas que la récolte des olives n'ait rien valu cette année, et qu'il n'y ait pas une seule goutte de vinaigre dans notre village.

Il a passé par ici une compagnie de soldats, qui ont emmené trois de nos jeunes filles. Je ne te les nomme pas, parce qu'elles peuvent revenir; on jasera, et puis on ne jasera plus. Sanchette commence à travailler assez joliment en dentelle, et gagne déjà par jour huit maravedis. Mais, à présent que te voilà gouverneur, elle peut se reposer, sa dot n'en viendra pas moins. La fontaine de la grande place a tari, et le tonnerre est tombé sur la potence; il n'y a pas grand mal à cela. Que Dieu te garde, mon Sancho, le plus d'années possible, et qu'il me garde aussi de même; car j'aurais trop de chagrin de te laisser au monde sans moi.

Ta femme Thérèse Pança.

Cette épître était accompagnée des glands et d'un beau fromage que Thérèse envoyait à la duchesse. Celle-ci reçut avec une égale recon-

naissance le fromage, la lettre, les glands, et courut s'enfermer avec le page pour qu'il pût lui raconter en liberté tous les détails de son ambassade.

CHAPITRE XLV.

Laborieuse fin du gouvernement de Sancho.

RIEN n'est stable dans ce monde : le temps, qui jamais ne s'arrête, vole en détruisant sans cesse. L'été remplace le printemps, l'automne l'été, l'hiver l'automne : tout passe, tout se renouvelle, excepté la vie humaine, qui passe, hélas ! sans se renouveler. Le philosophe arabe Benengeli place ces tristes réflexions au commencement de ce chapitre[1], pour nous préparer sans doute à voir ce beau gouvernement, cet exemple de prudence, ce modèle de sagesse, qui nous fait admirer Sancho, s'évanouir, s'en aller en fumée, et rentrer dans le néant.

Sept jours s'étaient écoulés depuis que l'illustre gouverneur tenait les rênes de son empire. Accablé de lassitude, n'en pouvant plus, rassasié, non de bonne chère, mais de procès, de réglemens, de lois nouvelles, il profitait du calme de la nuit pour prendre un moment de

repos, et commençait à livrer au sommeil ses paupières affaissées, lorsque tout-à-coup il est réveillé par des clameurs, le son des cloches, et l'épouvantable bruit qu'il entend dans toute la ville. Il lève la tête, s'assied sur son lit, écoute attentivement; le bruit redouble, et les trompettes, les tambours, les divers instrumens de guerre, se mêlent aux voix différentes, aux cris perçans de terreur, aux coups redoublés des tocsins. Surpris, troublé, saisi de frayeur, il se jette à bas, chausse ses pantoufles, et, sans se donner le temps de se vêtir, il court à la porte de sa chambre. A l'instant même arrivent en courant une vingtaine de personnes, l'épée à la main, portant des flambeaux, et criant de toutes leurs forces : Aux armes, aux armes, seigneur gouverneur! les ennemis sont dans l'île, nous sommes perdus; nous n'avons d'espoir que dans votre seule vaillance.

A ces paroles, Sancho interdit regarde en silence ceux qui lui parlaient. Armez-vous donc, lui dit un d'entre eux, armez-vous, seigneur, ou c'est fait de vous et de votre gouvernement. J'aurai beau m'armer, répondit-il, il n'en sera ni plus ni moins. Je n'entends pas grand'chose aux armes; cette affaire

ci regarde mon maître ; c'est à lui qu'il faut la laisser. Je vous réponds qu'en un tour de main il vous aura fait place nette ; mais quant à moi, je vous le répète, les batailles ne sont pas mon fort. — Qu'osez-vous dire, seigneur ? Vous êtes notre capitaine, notre chef, notre général. Nous vous apportons des armes offensives et défensives : hâtez-vous de vous en servir ; et que chacun ici fasse son devoir, vous en marchant à notre tête, nous en mourant pour vous défendre. — A la bonne heure ! messieurs, armez-moi donc puisque vous le voulez.

Aussitôt sur la chemise du malheureux gouverneur on applique deux larges boucliers, l'un par devant, l'autre par derrière ; on les attache ensemble avec des liens, en laissant passer ses bras par les vides des deux boucliers. Ainsi serré comme entre deux étaux, Sancho se trouve pris jusqu'aux genoux, qu'il n'a pas même la liberté de ployer : il demeure fixe, immobile, debout et droit comme un fuseau. On lui met une lance à la main, sur laquelle il appuie le poids de son corps ; et tous alors avec de grands cris, lui disent : Venez, guidez-nous, nous sommes sûrs de la victoire ; allons, marchez, digne héros. Eh !

comment voulez-vous que je marche ! répond le triste gouverneur; je ne peux pas remuer les jambes, tant vous m'avez bien emboîté entre ces planches qui m'étouffent ! n'espérez pas que j'aille avec vous si vous ne prenez la peine de me porter. Vous me poserez ensuite au poste qu'il vous plaira : je vous réponds bien de rester à ce poste. — Ah ! seigneur gouverneur; ce ne sont pas ces boucliers qui vous empêchent de marcher; rien n'arrête jamais les hommes courageux. Mais le temps se perd, le péril croît, l'ennemi s'avance : allons ! faites un effort.

Sancho, piqué de ces reproches, voulut tenter de se remuer. Au premier mouvement qu'il fait il perd son aplomb, et tombe par terre; là, il reste comme la tortue ensevelie dans sa profonde écaille, ou comme un bateau jeté sur le sable où il demeure engravé. Sans pitié pour lui, les mauvais plaisans qui l'environnaient ne font pas semblant de l'avoir vu tomber. Ils éteignent les flambeaux, redoublent leurs cris, vont, viennent, courent, se précipitent les uns sur les autres, en faisant retentir le bruit des épées sur les casques, sur les écus, A chaque coup, Sancho tremblant, Sancho

suant à grosses gouttes, retirait sa tête sous ses boucliers, se ramassait, se faisait petit autant qu'il lui était possible, et recommandait son âme à Dieu. Ce fut bien pis lorsqu'un des combattans s'avisa de monter debout sur le pauvre gouverneur, et, de là comme d'un poste élevé, se mit à commander l'armée, en criant : Marchez ici; les ennemis viennent par-là ; courez vite de ce côté ; renforcez ce corps-de-garde; fermez cette porte; palissadez ce passage, apportez des grenades, de la poix, de l'huile bouillante; barricadez les rues: courage, amis, tout va bien. Ce n'est pas pour moi que tout va bien, disait en lui-même le pauvre Sancho, qui écoutait et portait le babillard commandant. O si le bon Dieu me faisait la grâce de donner cette île aux ennemis, je l'en remercierais de bon cœur !

A l'instant même il entend crier : Victoire ! victoire ! ils ont pris la fuite. Levez-vous, seigneur gouverneur, venez jouir de votre triomphe, venez partager les dépouilles que nous devons au puissant effort de votre bras invincible. Si vous voulez que je me lève, répond Sancho d'une voix dolente, il faut d'abord que vous me leviez. On le mit alors sur ses pieds. Je suis

bien aise, reprit-il, que les ennemis soient battus; je ne leur ai pas fait grand mal, et j'abandonne ma part des dépouilles pour un petit doigt de vin, si quelqu'un de vous a la charité de me le donner. On courut lui chercher du vin; on le délivra des deux boucliers, et, ruisselant de sueur, on le porta sur son lit, où il fut quelque temps à reprendre ses sens. Enfin, ayant retrouvé un peu de force, il demanda quelle heure il était. On lui dit que l'aurore allait paraître. Sans répondre, il se leva, s'habilla lentement dans un grand silence, s'en alla droit à l'écurie, suivi de toute sa cour. Là, s'approchant de son âne, il lui prit la tête dans ses deux mains, lui donna un baiser sur le front; et fixant sur lui des yeux pleins de larmes : Mon ami, dit-il, mon vieux camarade, toi qui ne t'es jamais plaint de partager ma misère tant que je ne t'ai pas quitté, tant que, satisfait de mon sort, je ne pensais qu'à te nourrir ou à racommoder ton bât, mes heures, mes jours, mes années étaient heureuses; depuis que la vanité, l'ambition, le sot orgueil, ont pris ta place dans mon cœur, je n'ai senti que des peines, des chagrins et des maux cuisans.

En disant ces mots, et sans prendre garde à personne, il s'en va chercher le bât, revient le mettre sur l'âne, l'y attache, monte dessus, et regardant l'intendant, le secrétaire, le maître-d'hôtel, le docteur Pedro Recio, qui l'environnaient : Messieurs, dit-il, laissez-moi passer, laissez-moi retourner à mon ancienne vie, à mon ancienne liberté, sans laquelle il n'est point de bonheur. Je ne suis point né, je le sens, pour gouverner ou défendre des îles. Je m'entends mieux à labourer, à bêcher, à tailler la vigne, qu'à faire des ordonnances et à livrer des batailles. Saint Pierre n'est bien qu'à Rome; chacun n'est bien que dans son état. La baguette de gouverneur pèse plus à ma main que la faucille ou le hoyau. J'aime mieux me nourrir de pain bis que d'attendre la permission d'un impertinent médecin pour manger des mets délicats; j'aime mieux dormir à l'ombre d'un chêne que de ne pas fermer l'œil sous des rideaux de satin. Pauvreté, paix et liberté, voilà les seuls biens de ce monde. Adieu, messieurs, je vous salue; nu je vins, nu je m'en vas : j'entrai dans le gouvernement sans avoir un sou dans ma poche, j'en sors sans avoir une maille. Je souhaite que tous les

gouverneurs puissent en dire autant. Serviteur, messieurs; laissez-moi partir : il est temps que j'aille me faire panser; car j'ai les côtes brisées, grâce à messieurs les ennemis, qui n'ont pas cessé depuis hier au soir de se promener sur mon corps.

Tranquillisez-vous, seigneur, reprit le docteur Pedro Recio, je vais vous donner un certain breuvage qui rétablira sur-le-champ vos forces, et je vous promets de vous laisser manger tous les mets qui vous conviendront. — Bien obligé, bien obligé, monsieur de Tirtea Fuera; il est trop tard, votre breuvage et vos belles paroles ne me tentent point; je ne veux pas plus de vos ordonnances que je ne veux de gouvernement : ce n'est pas moi que l'on attrape deux fois. Je suis de la race des Pança, race opiniâtre et têtue; lorsqu'ils ont dit une fois non, le diable ne leur ferait pas dire oui. Bonsoir, bonsoir, je laisse dans cette écurie les ailes de la fourmi, qui, s'étant avisée de voler, pensa être mangée par les hirondelles. Je ne veux plus voler, je veux marcher terre à terre, à pied, sinon en escarpin, du moins en sabots. Il faut, pour que tout aille bien, mettre les moutons avec les moutons, et

ne pas étendre la jambe plus loin que ne va le drap. Adieu pour la dernière fois; le temps s'écoule, j'ai du chemin à faire.

Seigneur, dit alors l'intendant, malgré les regrets douloureux que doit nous laisser votre perte, nous ne vous retiendrons point de force: mais il est d'usage que tout gouverneur rende compte de son administration avant de quitter sa place; ayez la bonté de remplir ce devoir, et vous partirez ensuite. Monsieur, répondit Sancho, personne, hors monseigneur le duc, n'a le droit de me demander ce compte; or, je m'en vais trouver monseigneur le duc, et je le ferai volontiers juge de toutes mes actions: d'ailleurs je vous ai dit que je sortais d'ici tout aussi pauvre que j'y étais entré; c'est une preuve assez bonne, je crois, que j'y suis resté honnête homme. Le grand Sancho a raison, s'écria le docteur Pedro Recio; affligeons-nous de le voir partir, mais laissons-lui sa pleine liberté. Cet avis prévalût. On offrit au gouverneur, on le pressa de prendre avec lui tout ce dont il pouvait avoir besoin; le modeste Sancho ne voulut rien qu'un peu d'orge pour son âne, et un morceau de pain et de fromage pour lui. Après avoir embrassé tout le monde, non sans

répandre quelques larmes, il se mit en chemin, laissant les mauvais plaisans, qui l'avaient tant tourmenté, aussi surpris de sa résolution subite que de sa profonde sagesse.

CHAPITRE XLVI.

De ce qui arrive dans la route à Sancho Pança.

Sancho, moitié triste, moitié joyeux, cheminait au petit pas, et songeait au plaisir qu'il aurait à retrouver son bon maître, qu'il chérissait davantage que tous les gouvernemens de la terre. Quand il se vit à peu prés à la moitié de sa route, il s'arrêta dans un bois, descendit, fit dîner son âne, et dîna lui-même de bon appétit avec son fromage et son pain. Après ce repas, le meilleur qu'il eût fait depuis huit jours, il s'endormit au pied d'un arbre, sans seulement se souvenir qu'il eût jamais été gouverneur.

Le pauvre Sancho, harassé des fatigues de la nuit précédente, ne se réveilla qu'aprés le coucher du soleil. Il se remit en chemin, et les ténèbres le surprirent à une demi-lieue du château du duc. Pour comble de malheur, en errant au milieu de la campagne, lui et sa monture allèrent tomber dans une fosse profonde voisine

d'un vieux château ruiné. Notre écuyer, en tombant, crut que c'en était fait de lui, et qu'il arriverait en morceaux dans le fond de cet abîme; mais à la distance de quelques toises il se trouva sain et sauf dans la même position, c'est-à-dire sur son âne. Il se tâta tout le corps, retint son haleine pour bien s'assurer qu'il était encore en vie; et, se voyant sans aucun mal, il remercia Dieu de ce miracle; ensuite, cherchant avec ses mains s'il lui serait possible de remonter, il trouva que la terre, coupée à pic, ne lui présentait partout que des murailles droites et rases. Le chagrin qu'il en ressentit fut augmenté par les tendres plaintes de son âne, qui, un peu froissé de sa chûte, se mit à braire douloureusement. Ah! juste ciel! s'écria Sancho, à combien de maux imprévus l'on est exposé dans ce pauvre monde! Qui jamais aurait imaginé qu'un homme, ce matin encore gouverneur d'une île superbe, environné de ministres, de gardes et de valets, se trouverait ce soir dans un trou sans avoir personne pour l'en retirer! Au moins si j'avais autant de bonheur que monseigneur don Quichotte, lorsqu'il descendit dans la caverne de Montésinos! Il y trouva la nappe mise, il vit les plus belles choses du monde; et je ne peux voir ici

que des couleuvres et des crapauds. Ah ! mon pauvre âne, mon seul ami, nous allons périr de faim : nous sommes enterrés tout vivans. La fortune n'a pas voulu que nos jours finissent ensemble dans notre chère patrie au milieu de notre famille, qui, en pleurant notre perte, nous aurait fermé les yeux. Pardonne-moi, mon bon camarade, le triste prix que tu reçois de tes fidèles services; pardonne-moi : ce n'est pas ma faute; mon cœur m'est témoin que la mort m'est moins cruelle pour moi que pour toi.

La nuit se passa dans ces tristes plaintes, la clarté du jour vint confirmer à notre écuyer qu'il lui était impossible de sortir seul de cette fosse. Il poussa des cris, dans l'espoir d'être entendu de quelque voyageur : nul voyageur ne l'entendit; Sancho criait dans le désert. Ne doutant plus que sa mort ne fût certaine, il ne voulut point prolonger ses jours en ménageant le peu qui lui restait de pain, il le présente à son âne, qui, couché par terre, les oreilles basses, regarda ce pain douloureusement, et le mangea d'assez bon appétit, tant il est vrai que les plus vives douleurs se calment toujours en mangeant! A l'instant même, Sancho aperçut à l'extrémité de la fosse une espèce d'excavation dans laquelle un homme pouvait passer. Il y

court, s'y glisse, et découvre que cette excavation, plus large en dedans, conduisait dans un long souterrain, au bout duquel on voyait la lumière. Plein d'espérance, il prend un caillou, s'en sert comme d'un outil, et rend l'ouverture assez large pour son âne. Cela fait, il le mène par le licou, et le fait entrer dans ce souterrain qui, tantôt obscur, tantôt éclairé, lui présente un chemin facile. Il marche ainsi quelque temps, disant en lui-même : Cette aventure serait bien meilleure pour monseigneur don Quichotte que pour moi; il ne manquerait pas de trouver ici des jardins fleuris, de belles prairies, de superbes palais de cristal; il serait charmé : moi, je tremble de tomber dans quelque précipice plus profond que le premier. Ce serait un miracle d'en être quitte pour ce qui m'est arrivé; je connais trop bien le proverbe : O malheur, je te salue si tu viens seul!

Tout en disant ces mots, il cheminait, et fit à peu près une demi-lieue sans pouvoir trouver le bout du souterrain. Benengeli le laisse dans cette pénible recherche pour revenir à don Quichotte.

Notre héros, fatigué de sa longue oisiveté, songeait, comme nous l'avons dit, à prendre congé de ses hôtes. Il allait dans cette intention

se promener chaque matin sur le vigoureux Rossinante, afin de le remettre en haleine. Ce même jour, en galopant, il arriva jusqu'au bord d'un trou, dans lequel il serait tombé s'il n'eût promptement retenu les rênes. Comme il avançait la tête pour considérer cette cavité, il entend des cris sous la terre, écoute plus attentivement, et distingue ces tristes paroles : N'y a-t-il personne là haut ? quelque bon chrétien, quelque chevalier charitable n'aura-t-il point pitié d'un pauvre gouverneur tombé dans un précipice ? Don Quichotte, surpris et troublé, crut reconnaître la voix de son écuyer : Qui se plaint là-bas ? cria-t-il, réponds, dis-moi qui tu es. — Eh ! qui pourrait-ce être, sinon Sancho, gouverneur, pour ses péchés, de l'île de Barataria, auparavant écuyer du fameux chevalier errant don Quichotte de la Manche ? Ces paroles augmentèrent la surprise de don Quichotte; il s'imagina que Sancho était mort, et que son âme revenait pour lui demander des prières. Ami, répond-il, si, comme je le pense, tu souffres dans le purgatoire, tu n'as qu'à me dire ce que je dois faire pour soulager tes tourmens; je suis bon catholique, et je fais de plus profession de secourir les malheureux. — Cela étant, monseigneur, vous êtes mon maître don

Quichotte, ayez pitié de votre malheureux écuyer Sancho, qui n'est pas dans le purgatoire, qui n'est pas même mort, à ce qu'il croit; mais qui, après avoir quitté son gouvernement pour des raisons trop longues à vous dire, est tombé dans une fondrière, où il est depuis hier au soir, avec son âne que voilà, et qui peut certifier s'il ment.

L'âne aussitôt, comme s'il eût entendu son maître, se mit à braire de toutes ses forces. Je n'en doute point, je n'en doute point, s'écria don Quichotte ému, je reconnais les deux voix. Attends, mon ami, je vais au château chercher du secours.

Notre héros part et va raconter au duc et à la duchesse l'accident de son écuyer. Ceux-ci ne furent pas peu surpris d'apprendre qu'il avait abandonné son gouvernement. Ils envoyèrent sur-le-champ beaucoup de monde avec des outils et des cordes à ce souterrain, connu dans le pays depuis des siècles. On vint à bout, à force de travail, de retirer Sancho et son âne. Un étudiant qui se trouvait là dit, en voyant l'écuyer pâle, tremblant, demi-mort de faim : Voilà comment tous les mauvais gouverneurs devraient sortir de leurs gouvernemens. Frère, répondit Sancho, je n'ai gou-

verné que huit ou dix jours; pendant ce temps les médecins m'ont empêché de manger; les ennemis m'ont brisé les os, et je n'ai pas touché un maravedis; je ne méritais donc pas de sortir ainsi de ma place. Mais l'homme propose, Dieu dispose, et les médisans babillent. Il faut les laisser babiller, se soumettre au sort, et ne jamais dire : Fontaine, je ne boirai pas de ton eau.

Le trajet était court jusqu'au château. Sancho, à son arrivée, environné de tous les gens de la maison, alla se mettre à genoux devant le duc, qui l'attendait dans une galerie avec la duchesse. Votre grandeur, lui dit-il, sans que je l'eusse mérité, m'a donné le gouvernement de l'île de Barataria : je me suis acquitté de mon mieux de cette pénible charge; c'est à ceux qui m'ont vu agir à vous dire si ce mieux est bien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai fait des lois nouvelles, rendu des ordonnances, jugé des procès, et toujours à jeun, grâce au docteur Pedro Recio, natif de Tirtea Fuera, médecin gagé chèrement pour faire mourir de faim les gouverneurs. Les ennemis sont entrés dans l'île pendant la nuit : plusieurs personnes m'ont assuré que c'était moi qui les avais vaincus; je le veux bien, et je

demande à Dieu de ne jamais recevoir d'autre mal que celui que je leur ai fait. Tandis que je les battais, j'ai réfléchi aux inconvéniens de la grandeur, aux pénibles devoirs qu'elle impose, et j'ai pensé que ce poids était trop lourd pour mes épaules. En conséquence, avant que le gouvernement me laissât, j'ai laissé le gouvernement; et hier matin j'ai quitté l'île que vous retrouverez avec les mêmes rues, les mêmes maisons, les mêmes toits qu'elle avait lorsque vous me l'avez confiée. J'en suis sorti comme j'y étais entré, n'emportant rien que mon âne, qui a eu le malheur de tomber avec moi dans une fondrière, où nous serions encore sans monseigneur don Quichotte. Ainsi donc, madame la duchesse, voici votre gouverneur revenu à vos pieds qu'il baise, et revenu sur-tout de l'idée que les gouvernemens soient faits pour lui. Je n'en veux plus ; je vous remercie ; je me remets paisiblement au service de mon ancien maître, auprès de qui, si quelquefois j'éprouve de petits accidens, je trouve du moins de la joie, du pain et de l'amitié.

Tel fut le discours de Sancho, que don Quichotte lui-même applaudit, après avoir craint d'abord qu'il ne lui échappât quelque

sottise. Le duc l'embrassa tendrement, et l'assura qu'il était fâché de le voir renoncer si vite au métier de gouverneur, mais qu'il allait s'occuper de lui donner une autre place moins difficile et plus lucrative. La duchesse voulut aussi embrasser son ancien ami, et donna l'ordre à son maître-d'hôtel que les soins les plus attentifs le consolassent de ses disgrâces.

CHAPITRE XLVII.

Départ de don Quichotte de chez la duchesse.

Notre héros, charmé dans le fond de son cœur du retour de son écuyer, résolut de ne plus différer à se remettre en campagne. Depuis long-temps il se reprochait de perdre dans la molesse un temps dont il devait compte à la renommée. Il alla donc prendre congé du duc et de la duchesse, et leur annonça son départ pour le lendemain matin. On lui témoigna les plus vifs regrets. La duchesse remit à Sancho les lettres de son épouse Thérèse : Sancho ne put les lire sans pleurer : Hélas ! dit-il, qui aurait pensé que les belles espérances de ma femme, en apprenant que j'étais gouverneur, aboutiraient à me voir retourner avec monseigneur don Quichotte chercher les tristes aventures ! Je suis bien aise du moins que ma Thérèse ait envoyé des glands à madame la duchesse ; si elle ne l'avait pas fait,

je ne lui aurais point pardonné. C'est souvent un petit présent qui prouve une grande reconnaissance. La duchesse, sensible au bon cœur de Sancho, lui fit de tendres adieux, lui recommanda de s'adresser à elle, si jamais elle pouvait lui être utile, et souhaita autant de gloire que de bonheur au chevalier de la Manche.

Le lendemain, don Quichotte, couvert de ses armes et monté sur Rossinante, parut dans la cour du château. Son écuyer, près de lui, sur son âne, montrait un visage assez satisfait, et ce n'était pas sans motif. L'intendant, d'après les ordres de la duchesse, était venu lui porter en secret une bourse de deux cents écus d'or, que notre écuyer avait baisée et serrée dans son sein. Tous les habitans du château étaient aux balcons, aux croisées; tous saluaient les deux héros. La duchesse, au milieu de ses femmes, leur tendait les mains, leur répétait adieu, lorsque la jeune Altizidore paraît tout-à-coup à une fenêtre, les cheveux épars, le visage pâle, et, fixant sur le chevalier des regards pleins d'amour et de larmes, se met à chanter ces paroles:

Tu fuis, cruel, et j'expire :
Pardonne à ma faible voix

D'oser encor te redire
Ce qu'elle a dit tant de fois.
Rassure ton âme émue:
Regarde-moi sans frémir:
On doit supporter la vue
De ceux que l'on fait mourir.

Je t'aimai sans être aimée,
Jamais je n'en eus l'espoir;
Mais à mon âme charmée
Il suffisait de te voir.
Hélas! ta seule présence
Suspendait tous mes tourmens;
Je ne comptais d'existence
Que ces rapides momens.

Reçois de moi sans colère
Les adieux de l'amitié;
Trembles-tu que ma misère
T'inspire de la pitié?
Non, non, tu n'as rien à craindre
En m'accordant un regard:
Va, je ne suis point à plaindre,
Je meurs avant ton départ.

A ces derniers mots, Altizidore tombe évanouie entre les bras de ses compagnes. Don Quichotte, pendant tout le temps qu'elle avait chanté, était demeuré muet, immobile, les yeux attachés à la terre. Lorsqu'il la vit se trouver mal, il se contenta de regarder le ciel,

Don Quichotte à ce discours baissa la tête en poussant un soupir, tourna la bride de Rossinante, et; suivi de son écuyer, prit la route de Saragosse.

CHAPITRE XLVIII.

Comment les aventures se multiplièrent sous les pas de notre chevalier.

Aussitot que don Quichotte se vit en rase campagne, maître de poursuivre ses glorieux desseins, il sentit naître dans son âme une force, une ardeur nouvelle; et, se tournant vers son écuyer : Ami, dit-il, dans l'univers il n'est qu'un seul bien digne des efforts, des travaux, de l'amour des hommes; ce bien, c'est la liberté. Tous les trésors qu'enferme la terre, tous ceux que possède la mer, toutes les jouissances que promet la fortune, tous les plaisirs qu'inventa la molesse, ne peuvent être comparés à cette liberté précieuse, pour laquelle le mortel qui pense expose sans cesse ses jours et les sacrifie avec joie. Je te dis ceci, Sancho, pour que tu ne sois pas surpris de l'aveu que je vais te faire. Tu fus témoin des soins, des hommages, des respects que l'on

m'a prodigués dans ce château d'où nous sortons, de l'abondance, de la grandeur que l'on y voyait régner : eh bien ! ami, dans ces banquets magnifiques, où les breuvages délicieux, où les mets les plus délicats se succédaient, se variaient sans cesse, rien ne réveillait mon goût, rien ne flattait mes désirs. Je n'étais pas libre : je me sentais dans la dépendance du possesseur des biens que l'on m'offrait, et ma juste reconnaissance, sans être un fardeau pour mon âme, était une chaîne pour mon esprit. O qu'il est heureux, l'homme laborieux qui mange en paix le pain qu'il a gagné, sans avoir à remercier d'autre bienfaiteur que le ciel !

Monsieur, répondit l'écuyer, ce que vous dites est fort beau : cependant vous me permettrez d'être bien aise de ce que l'intendant de madame la duchesse est venu me remettre de sa part deux cents écus d'or dans une bourse que je porte ici sur mon estomac comme un excellent cordial, un admirable confortatif, qui vous sauvera quelque jour la vie. Vous pouvez vous tranquilliser sur le malheur d'habiter des châteaux où l'on nous traite trop bien : ces châteaux-là ne sont pas communs, tandis qu'il y a dans le monde une infinité d'hôtelleries où

l'on est roué de coups. Changeons de propos, s'il vous plaît, et parlons de cette Altizidore, qui sans doute est morte à l'heure qu'il est. Pardi ! vous avez été terriblement cruel pour elle : j'avoue que, si elle m'avait conté la moitié de ce qu'elle vous a dit, je n'aurais pas fait tant de façons. Je ne puis vous comprendre, monsieur, et ce que je comprends encore moins, c'est que cette pauvre fille se soit amourachée de vous au point d'en perdre ainsi la vie. Car enfin, quand je vous regarde depuis la tête jusqu'aux pieds, je ne vois point ce qui a pu la rendre si folle : vous n'êtes point beau, monsieur; et l'on m'a dit que presque toujours l'amour se prenait par les yeux. — Je conviens avec toi, Sancho, que la beauté fait naître l'amour; mais il est deux espèces de beautés, celle du corps, et celle de l'âme. Celle-ci, qui n'est autre chose que la réunion des vertus, de l'esprit, de la politesse, ne se trouve pas toujours réunie à la beauté de la figure, mais elle n'en est pas moins aimable; elle se fait même aimer plus long-temps. A présent tu dois comprendre la passion d'Altizidore.

En s'entretenant ainsi nos voyageurs entrèrent dans un bois peu éloigné de la grande route. A peine eurent-ils fait quelques pas, que don

Quichotte se trouva pris dans des filets de soie verte tendus avec art sous le feuillage. Sancho, dit-il, ou je suis bien trompé, ou voici une des plus grandes aventures qui me soient encore arrivées : les magiciens, mes persécuteurs, ont imaginé sûrement de m'arrêter dans ces filets, mais fussent-ils l'ouvrage de Vulcain, fussent-ils les mêmes que fabriqua ce dieu jaloux pour surprendre Mars et Vénus, cette main va bientôt les rompre.

A ces mots, tirant son épée, il se disposait à briser les filets, lorsqu'il voit paraître deux jeunes bergères, dont l'air, la démarche, les riches habits, n'annonçaient pas de simples paysannes : leurs blonds cheveux tombaient en longues tresses sur leurs épaules; leurs têtes étaient couronnées d'amarante et de laurier; et la douceur, la politesse, se peignaient sur leurs beaux visages, qui n'annonçaient que quinze ou seize ans.

Arrêtez, seigneur chevalier, dit l'une d'elles, ne brisez point des filets qui ne sont pas un piège pour vous : nos innocens plaisirs ne nuisent à personne. Ici, sous des tentes dressées au milieu des bois, se réunissent tous les ans pour passer ensemble les plus beaux jours, plusieurs familles heureuses, habitantes d'un

bourg voisin : ici les époux, les parens, les amis, les vieillards eux-mêmes, vêtus en bergers, portant la houlette, retracent une douce image de la vie pastorale. Nous parcourons en liberté ces bocages, ces prés fleuris, cette campagne délicieuse : nous lisons au bord des fontaines les belles églogues de Garcilasso et de Camoëns. Souvent nous les représentons, et nous jouissons à la fois des beautés de la nature, du charme de la poésie, et des douceurs de l'amitié. Hier, pour varier nos plaisirs, nous avons tendu ces filets, où nous espérons prendre des oiseaux. Daignez assister à nos jeux, daignez vous reposer sous nos tentes; la franchise et la gaieté vous y recevront : dans la nouvelle Arcadie que nous avons ici formée, nous nous trouvons heureux d'exercer les devoirs de l'hospitalité.

Mesdames, répond le héros, lorsque le jeune Actéon surprit au bain la déesse des bois, il ne fut ni plus étonné, ni plus ébloui que je ne le suis : votre présence, vos discours, vos occupations, vos offres polies, tout m'inspire un doux respect mêlé d'une vive reconnaissance. Plutôt que de briser l'instrument de vos plaisirs, j'aimerais mieux, si vos filets couvraient la face de la terre, aller chercher un monde nouveau pour m'y frayer un chemin. Ces paroles, dans

une autre bouche, pourraient ressembler à l'exagération, mais elles deviendront bien simples quand vous saurez que celui qui vous parle est don Quichotte de la Manche. Ah ! mon amie, s'écrie alors la bergère qui n'avait encore rien dit : quelle est notre félicité ! le chevalier que nous voyons est le modèle de la valeur, de la galanterie, de l'amour fidèle. J'ai lu, je sais par cœur, son admirable histoire; et je gagerais que cet homme que nous voyons derrière lui est le bon Sancho Pança, le plus spirituel et le plus aimable des écuyers. C'est tout comme vous le *dites*, répond Sancho; c'est moi qui suis moi, et voilà mon maître. Ma chère amie, ajouta la bergère, supplions ces deux voyageurs de s'arrêter ici quelques instans. Nos parens, nos compagnes, seront ravis de voir, de connaître l'illustre amant de cette Dulcinée dont la beauté si célèbre n'a jamais pu trouver d'égale. Elle en trouve peut-être aujourd'hui, répond don Quichotte avec un sourire. Je vous rends grâce de tant de bontés dont je ne profiterai point : je dois continuer ma route; ma profession m'interdit le repos.

Dans ce moment arrivèrent plusieurs bergers, frères, amis des deux bergères. Instruits par elles que ce héros était le fameux don Qui-

chotte dont ils avaient lu les grandes actions, ils le supplièrent de nouveau de venir au moins dîner sous leurs tentes. Notre chevalier le promit; et la chasse ayant aussitôt commencé, une foule d'oiseaux effrayés par les cris, par la bruyante joie des chasseurs, vint se prendre dans les filets. Tout le monde alors arriva, une trentaine de bergers et de bergères se réunirent autour de don Quichotte, dont on sut à peine le nom, qu'il devint l'objet de tous les hommages.

On le conduisit aux tentes : la table était mise et le dîner prêt. On lui donna la place d'honneur. Sancho se tint derrière lui. La plus aimable conversation anima bientôt le repas. Don Quichotte, qui parlait de tout avec son esprit ordinaire, surprit et charma ses convives. La confiance s'étant établie, un d'entre eux osa lui dire ces mots :

. Seigneur, je ne puis vous cacher que je n'ai pas été content de la seconde partie de votre histoire qu'un Aragonais vient de publier. Cet auteur semble n'avoir usurpé votre nom que pour obscurcir votre gloire. Il vous donne un caractère tout différent de celui qui vous fait tant admirer; il met dans votre bouche les choses les plus communes, et ose dire que vous avez cessé

d'aimer l'adorable Dulcinée. Cela est faux, s'écria don Quichotte avec colère. Quiconque a proféré cette calomnie en a menti par sa gorge; et je le lui prouverai à pied, à cheval, avec les armes qu'il voudra choisir. J'ai aimé, j'aime, j'aimerai toujours l'incomparable Dulcinée: autant elle l'emporte en attraits sur toutes les beautés du monde, autant ce cœur dont elle est souveraine, l'emporte en constance sur tous les cœurs. — Nous n'en doutons point, seigneur chevalier; mais ce n'est pas la seule faute qu'ait commise cet Aragonais; il tombe dans des méprises si grossières, qu'il appelle la femme de Sancho Pança Marie Guttières, et non pas Thérèse.

Ah! par ma foi, interrompit Sancho, voilà un historien bien instruit! cela me donne une belle idée de la manière dont il m'aura barbouillé. Je ne puis vous rassurer là-dessus, reprit alors le convive; car dans cette seconde partie vous êtes partout représenté comme un gourmand, un ivrogne, un détestable bouffon, occupé sans cesse de manger, de boire, ou de faire des plaisanteries basses. Sainte-Marie! interrompit l'écuyer, si je tenais cet historien, je lui apprendrais à déshonorer ainsi des gens qu'il ne connaît pas. Vous pouvez m'en croire,

messieurs; il n'est dans le monde qu'un vrai don Quichotte et un vrai Sancho, ce sont ceux que vous voyez; l'un vaillant, amoureux, fidèle, rempli de sagesse et d'esprit; l'autre simple, bon, ingénu, disant souvent des choses de sens, et quelquefois aussi le mot pour rire. — Vous me le persuadez, reprit le convive, et vous m'indignez davantage contre le mauvais écrivain qui vous a défiguré. Enfin, je nose vous dire qu'il a poussé la malignité jusqu'à raconter que le fameux don Quichotte avait été le jouet et la risée de la populace dans les joutes de Saragosse. . . . .

Eh bien! s'écria alors nôtre héros, j'étais en chemin pour m'y rendre; mais afin que le mensonge de cet impudent auteur soit plus manifeste aux yeux de l'univers, je fais le serment de ne jamais mettre le pied dans la capitale de l'Aragon. Au surplus, c'est nous occuper trop long-temps d'un écrivain qui ne mérite que l'oubli : permettez-moi de vous entretenir d'un sujet plus digne de vous, et de vous confier un projet que m'inspire la reconnaissance. Je veux tout à l'heure monter à cheval, me placer sur la grande route, et là, soutenir contre tout venant, pendant deux soleils entiers, qu'il n'est personne dans l'univers,

la seule Dulcinée exceptée, que l'on puisse comparer à ces aimables bergères pour les grâces et la politesse.

Aussitôt, et sans attendre de réponse, notre héros sort de table, court monter sur Rossinante; et, suivi de Sancho sur son âne, et de la troupe de pasteurs, qui voulaient voir la fin de cette aventure, il va se planter au milieu de la route, où trois fois il crie, d'une voix de tonnerre, que tous les passans, tous les voyageurs se préparassent à faire l'aveu de ce qu'il avait avancé.

Personne ne répondit, car il ne fut entendu de personne; mais, quelques instans après, on vit venir dans le chemin des hommes à cheval, à pied, armés de longs bâtons ferrés, et conduisant un troupeau d'animaux qui faisaient voler au loin la poussière. Les bergères les eurent à peine distingués qu'elles se retirèrent avec effroi. Le seul don Quichotte, inaccessible à la crainte, s'affermit sur la selle et demeure à sa place. Sancho se couvre le mieux qu'il peut de la croupe de Rossinante. Le troupeau s'avance; et l'un de ceux qui le guidaient se met à crier : Range-toi donc, si tu ne veux pas que ces taureaux te mettent en pièces. Vraiment! répond le chevalier, c'est

bien à moi que les taureaux font peur ! quand ils seraient de Xarama, ce bras saura les arrêter, jusqu'à ce que vous ayez confessé que les bergères de ce bocage......

Il n'acheva point; les taureaux interrompirent son discours, en jettant par terre et le héros, et son cheval, et l'écuyer, et son âne. Ils leur passèrent à tous sur le corps sans seulement les regarder; et lorsque nos aventuriers se relevèrent, les taureaux étaient déjà loin. Don Quichotte, tout en boîtant, eut beau courir après eux, les traîter de lâches, de malandrins, aucun ne retourna la tête. Sancho, dans un profond silence, fit relever l'âne et Rossinante, les amena doucement à son maître qui, honteux et désespéré du triste succès de son entreprise, ne voulut point reparaître devant les bergères de l'Arcadie, et continua son chemin sans dire un mot à son écuyer.

CHAPITRE XLIX.

Grave différend de don Quichotte et de Sancho.

Nos voyageurs gagnèrent un petit bois, dans lequel une fontaine claire serpentait sur un vert gazon. Ils s'arrêtèrent au bord de cette cau, rafraîchirent leurs mains, leurs visages; et, laissant paître l'âne et Rossinante, ils se couchèrent sur l'herbe tendre. Sancho, toujours en silence, alla chercher les provisions dont il avait rempli le bissac, vint les placer devant don Quichotte; et, n'osant y toucher le premier, il les regardait tristement, reportait ensuite les yeux sur son maître, et poussait de profonds soupirs.

Mange, mange, lui dit don Quichotte : tes chagrins s'apaisent en mangeant; la mort seule peut calmer les miens. Cette mort est l'unique

objet de mes vœux, lorsque je songe que ce don Quichotte, dont tout l'univers lit l'histoire, dont les exploits ont lassé les cent bouches de la Renommée, ce chevalier respecté des princes, favori des dames, idole des belles, vient de se voir, au moment où il attendait de nouveaux triomphes, foulé aux pieds d'immondes animaux. C'en est fait, ami, je ne puis soutenir tant de honte; et puisque la douleur ne suffit point pour cesser de vivre, je veux que la faim termine mes jours.

Ah! monsieur! que dites-vous là? répondit Sancho tout en profitant de la permission de souper; la plus affreuse des morts est celle dont vous parlez. D'ailleurs l'accident qui nous est arrivé ressemble si fort à tant d'autres dont nous sommes bien revenus, que je ne vois pas pourquoi vous ne le soutiendriez pas avec votre courage ordinaire. Croyez-moi, mangez un petit morceau; dormez ensuite sur cette herbe fraîche; je vous promets qu'en vous réveillant vous vous trouverez beaucoup mieux. — Mon ami Sancho, ce remède ne me soulagera guère; mais il dépendrait de toi d'adoucir beaucoup mes tourmens. — Vous n'avez qu'à dire, monsieur: que faut-il faire? — Te rappeler tes promesses,

t'éloigner de quelques pas, et, profitant du calme de la nuit, du beau temps qu'il fait, de la solitude où nous sommes, te donner de bonne amitié trois ou quatre cents coups d'étrivières à compte sur les trois mille et tant, nécessaires pour désenchanter la malheureuse Dulcinée. Voilà, voilà, je l'avoue, la seule consolation dont soit susceptible mon cœur affligé. — Je suis fâché, monsieur, que ce soit la seule, par la raison que ce que vous demandez mérite de longues réflexions. On ne se décide pas tout d'un coup à se donner ainsi des coups de fouet; cela vaut la peine d'y penser. Commençons par dormir; nous verrons ensuite. Une bonne nuit porte conseil; il y a bien des heures dans un jour; et, d'après mon zèle pour vous et pour madame Dulcinée, je ne serais pas surpris qu'un de ces matins vous ne me trouvassiez criblé de coups de fouet en l'honneur de cette pauvre dame. Ne disons rien jusques-là; l'impatience gâte tout.

Après ces mots, notre écuyer acheva tranquillement de souper, et, souhaitant le bon soir à son maître, s'endormit sur l'herbe d'un profond sommeil. Don Quichotte, qui ne pouvait dormir, et qui réfléchissait avec douleur

au peu d'empressement que témoignait Sancho pour désenchanter Dulcinée, conclut qu'il était nécessaire d'aider un peu l'accomplissement de l'oracle de Merlin, qui jamais sans cela ne s'accomplirait. Oui, disait-il en lui-même, Alexandre coupa le nœud qu'il ne pouvait délier; je dois imiter Alexandre, et, puisque le paresseux Sancho a poussé la négligence jusqu'à ne se donner encore que cinq coups de fouet sur les trois mille trois cents qu'on exige, c'est à moi de les lui appliquer, pour que, d'une manière ou d'une autre, mon amante soit délivrée.

Cela dit, don Quichotte se lève, va prendre le bridon de Rossinante, l'ajuste à sa manière en deux ou trois doubles, revient doucement vers Sancho, et commençait à détacher ses chausses, lorsque notre écuyer, se réveillant, se mit à crier : Qui va là ? et que veut-on à mes chausses? C'est moi, ami, répond don Quichotte, ne crains rien, je veux seulement réparer ta négligence, acquitter tes anciennes dettes, et t'épargner la peine de te fustiger. Dulcinée languit, mon enfant, ton pauvre maître se meurt : laisse-moi faire; dans une heure au plus nous serons tous satisfaits. — Non, de par

tous les diables, monsieur! et je prie votre seigneurie de se tenir en repos. Vous n'avez pas oublié que c'est moi qui dois faire la pénitence volontairement et de mon plein gré : or dans cet instant je ne me sens point la plus petite fantaisie de me donner des coups d'étrivières; attendez, s'il vous plaît, que l'envie m'en prenne. — Oh! je suis lassé de tant de délais : je te connais; tu as le cœur dur et la peau tendre; nous n'en finirions jamais, si je ne m'en mêlais pas.

Il saisit alors l'écuyer, et veut de force accomplir l'oracle. Sancho, qu'il oblige de se défendre, se met sur ses pieds, embrasse son maître, lui donne le croc en jambe, et tombe par terre avec lui. Mais don Quichotte était dessous, et l'écuyer lui tenait les mains. Comment! traître! lui disait le héros, tu oses attaquer ton seigneur, ton maître, celui qui te donne du pain! Ce n'est pas moi qui attaque, répondait Sancho : je respecte, j'aime mon seigneur, mais je ne veux pas qu'il me fouette. Promettez-moi de ne plus venir me surprendre quand je dors; et sur-le-champ je vous laisse libre. Don Quichotte le promit, le jura par Dulcinée. Aussitôt l'écuyer se lève, s'éloigne

de quelques pas, et, sans entrer en explication, s'enfonce dans le fort du bois pour continuer son sommeil.

CHAPITRE L.

Étrange rencontre que font nos héros.

LE lendemain de cette aventure, don Quichotte se remit en route, et résolut, pour faire mentir le mauvais historien dont il avait à se plaindre, de s'éloigner de Saragosse ; il suivit, pendant six jours, le droit chemin de Barcelonne. Au bout de ce temps il s'égara dans une grande forêt, où, selon leur coutume, l'écuyer et le maître passèrent la nuit sous des arbres. Comme ils s'éveillaient le matin, ils ne furent pas peu surpris de se voir tout-à-coup environnés par une quarantaine d'hommes bien armés et mal vêtus, qui leur dirent en catalan de ne pas bouger de leur place, et d'attendre le capitaine. Don Quichotte était à pied, loin de sa lance, de son écu, de son cheval débridé, en un mot, sans

aucune défense : il baissa tristement la tête, et croisa ses vaillantes mains. Sancho fit de même, et se contenta de regarder en soupirant la prestesse avec laquelle ces messieurs vidaient son bissac : il trembla pour ses écus d'or, qu'il portait toujours par-dessous sa chemise, bien serrés contre sa peau ; précaution qui n'eût pas servi de grand'chose avec des gens aussi habiles à trouver ce qu'ils cherchaient. Mais, par bonheur, le temps leur manqua, le capitaine parut.

C'était un homme de trente-cinq ans à peu près, fort, vigoureux, brun de visage, d'une taille médiocre mais bien prise, d'une physionomie sévère, mais franche : il était couvert d'une cotte de mailles, portait à la ceinture quatre pistolets, et montait un cheval superbe. A son arrivée, il aperçoit ses gens prêts à dépouiller Sancho : il se hâte de leur faire un simple signe des yeux, et l'écuyer demeure libre. Le capitaine, promenant ses regards surpris sur cette lance, ce bouclier, qu'il voit appuyés contre un arbre, sur cette figure cuirassée, si longue, si maigre, si triste, s'approche de don Quichotte, et lui dit : Ne t'afflige pas, mon ami ; tu n'es pas tombé

dans des mains cruelles, mais dans celles de Roque Guinart. O brave Roque, répond le héros, ce n'est pas d'être en ton pouvoir que tu me vois affligé, c'est d'avoir pu oublier un moment cette continuelle vigilance, première loi, premier devoir de la chevalerie errante que j'ai l'honneur de professer : apprends, apprends, illustre Roque, que si tes soldats ne m'avaient pas surpris loin de ma lance et de mon coursier, il en eût coûté bien du sang avant de faire captif don Quichotte.

Roque Guinart, à ce nom qui lui était bien connu, sentit une secrète joie de rencontrer cet homme célèbre dont on parlait dans toute l'Espagne : il le considéra quelques instans. Valeureux chevalier, dit-il, ne regardez pas comme un si grand malheur le hasard qui vous amène dans ces bois : souvent l'on trouve des amis parmi ceux dont on se défiait. Je vous demande du moins de ne me juger qu'après m'avoir connu ; et j'ordonne, en attendant, que l'on vous rende sur l'heure, ainsi qu'à votre écuyer, tout ce que l'on a pu vous prendre.

A l'instant même les brigands s'empressèrent de restituer à Sancho son bissac, ses

provisions, sans qu'il manquât la moindre chose. Don Quichotte reprit ses armes, et se préparait à remercier le généreux capitaine, lorsqu'il vit apporter, au milieu du cercle formé par la troupe de Roque, les habits, les bijoux, l'argent, fruit de la dernière expédition de ces messieurs. Le capitaine en fit le partage avec une si grande exactitude, une égalité si scrupuleuse, que personne n'eut à se plaindre, et personne ne se plaignit : chacun, satisfait de son lot, ne jeta pas même les yeux sur celui de son compagnon. Sancho, frappé de ce spectacle, ne put s'empêcher, en joignant les mains, de dire d'une voix assez haute : Il faut que la justice soit une bien bonne chose, puisque les larrons eux-mêmes ne peuvent pas s'en passer ! Il avait à peine achevé ces paroles, qu'un des brigands le couche en joue de son arquebuse ; et si Roque ne l'eût arrêté par un cri, c'en était fait, le pauvre Sancho ne moralisait de sa vie. Pâle et tremblant de frayeur, il se promit de ne plus faire de réflexion, et se condamna lui-même à un continuel silence pendant tout le temps qu'il serait avec les écuyers de Roque Guinart.

La troupe allait se séparer pour se rendre aux différens postes, lorsqu'une des sentinelles vint avertir qu'une compagnie nombreuse paraissait sur le grand chemin. Dis-moi, lui demanda Roque, si ce sont de ceux qui nous cherchent, ou de ceux que nous cherchons. — De ceux que nous cherchons, capitaine. — Allez donc tous : amenez-les-moi, mais sans leur faire de mal. Les brigands volent à cet ordre ; et Roque, demeuré seul, dit à don Quichotte ces mots :

Vous êtes surpris, seigneur, de l'étrange vie que j'ai embrassée : si j'étais mieux connu de vous, vous le seriez davantage. Vous voyez en moi un exemple terrible de la violence des passions, des affreux excès où elles peuvent conduire. J'étais né doux, sensible, bon ; mon ame ardente et loyale était faite pour la vertu ; je la cherchais, je l'adorais ; et mon aveugle confiance la supposait toujours dans les autres. Que j'ai payé cher cette erreur ! Des hommes cruels, des hommes atroces m'ont outragé, m'ont trahi, se sont fait un jeu barbare d'enfoncer le poignard de la perfidie dans les endroits les plus douloureux de mon cœur. La honte de me voir trompé, le besoin, la

soif d'une juste vengeance, me firent franchir la première borne qui nous sépare du chemin du crime : une fois dans cet affreux chemin, aucun effort n'a pu m'arrêter, j'ai couru sur une pente irrésistible, je suis tombé d'abîme en abîme, et j'en suis venu enfin jusqu'à l'exécrable honneur de commander à des brigands. J'en gémis, seigneur; c'est en vain : je sens trop qu'il n'est plus possible de revenir à la vertu.

Vous vous trompez, répondit don Quichotte; tant qu'on la regrette, elle n'est pas perdue. Dans les plus graves maladies, aussitôt que le mal est connu, l'on espère la guérison : vous connaissez votre mal, il ne s'agit que d'appliquer les remèdes; et dans le ciel il est un médecin toujours prêt à les fournir quand on les demande de bonne foi. Il ne tiendrait qu'à vous, seigneur Roque, d'accélérer ce moment : je vous indiquerai, si vous voulez, un moyen sûr et facile, non-seulement de sortir du précipice où vous êtes, mais d'arriver en peu de temps au plus haut degré de perfection. Faites-vous chevalier errant : je serai volontiers votre parrain; les fatigues et les travaux que vous aurez à souffrir seront une

pénitence de vos premières erreurs ; et votre force, votre courage, toutes les qualités qui vous restent, tourneront au profit de l'humanité.

Le capitaine sourit de ces dernières paroles. Dans ce moment sa troupe revint, amenant deux voyageurs à cheval, deux pèlerins à pied, un carrosse plein de femmes, et beaucoup de domestiques. Les brigands firent un grand cercle, au milieu duquel ces infortunés attendaient en silence leur sort. Qui êtes-vous ? leur demanda Roque : répondez-moi les uns après les autres, et déclarez franchement la quantité d'argent que vous avez. Nous sommes, dit un des voyageurs, deux capitaines d'infanterie; nous allions nous embarquer à Barcelonne pour rejoindre nos régimens à Naples. Deux ou trois cents écus composent toute notre richesse; et c'était beaucoup pour des soldats. Quant à nous, reprirent les pèlerins, nos coquilles et nos bourdons vous disent assez notre qualité; nous étions en chemin pour Rome, et nous avons au plus soixante réaux. Les dames de la voiture étaient si tremblantes qu'elles ne pouvaient parler. Un de leurs domestiques déclara que c'était dona Guiomar de Quignones, épouse du régent de Naples, qui voyageait

avec sa petite-fille, une demoiselle et une duègne. Nous l'accompagnons, ajouta-t-il, au nombre de six domestiques; et l'argent de notre maîtresse peut se monter à six cents écus. Cela suffit, reprit Roque : il s'agit de faire nos comptes. Vous, messieurs les capitaines, vous ne refuserez sûrement pas de me prêter soixante écus : madame la régente m'en prêtera cent. Je vous demande pardon de vous emprunter aussi librement cette somme; mais chacun vit de son métier, et mes soldats n'ont pas d'autre paie. De mon côté je vais vous signer un sauf-conduit avec lequel vous pourrez continuer en sûreté votre voyage, quand même vous rencontreriez quelque détachement de mon armée. Cela vous convient-il, messieurs, et trouvez-vous que j'exige trop? Les capitaines se confondirent en actions de grâces : la régente voulait descendre de voiture pour remercier le généreux Roque; les seuls pèlerins pleuraient. Roque, après avoir reçu l'argent, se retourne vers sa troupe : vous êtes, dit-il, soixante et dix, et voici cent soixante écus. Après en avoir pris deux chacun, il vous en restera vingt : je vous demande mes amis, d'en donner dix à ces deux pèlerins, et les dix autres à l'écuyer du

seigneur don Quichotte, pour qu'il dise du bien de nous.

En achevant ces paroles, il partage ainsi la somme, et, tirant de sa poche une plume et de l'encre, se met à écrire le sauf-conduit. Tandis qu'il écrivait, un des brigands, peu satisfait de cette libéralité, dit dans son jargon catalan : Notre capitaine serait beaucoup mieux avec les moines qu'avec nous. Quand il veut faire le généreux, il faudrait du moins que ce fût de sa bourse. Roque l'entend, et, quittant sa plume, tire son épée, fend la tête au raisonneur, achève ensuite le sauf-conduit, qu'il donne à madame la régente, et leur souhaite à tous un heureux voyage.

Aucun des brigands n'osa dire un mot. Sancho, plus tremblant que jamais, pressait tout bas son maître de partir; mais Roque les supplia de lui donner encore quelques instans; et notre héros ne s'y refusa point. Roque en profita pour écrire à quelques amis qu'il avait à Barcelonne, afin de les prévenir que le fameux don Quichotte et son illustre écuyer Sancho arriveraient tel jour dans cette cité. La lettre fut portée par un des brigands déguisé en laboureur; et lorsque le brave Roque fut certain

qu'elle avait été remise, il guida lui-même nos deux héros par des chemins détournés jusqu'à la vue de Barcelonne. Là, il leur renouvela les offres, les assurances de son amitié, les embrassa tendrement, et les quitta, non sans peine, pour s'en retourner dans ses bois.

CHAPITRE LI.

Réception de notre héros à Barcelonne, et son entretien avec la tête enchantée.

C'ÉTAIT le jour de la Saint-Jean. L'aurore qui venait de paraître découvrit aux yeux de nos deux héros la superbe ville de Barcelonne, son port, ses rivages, et la mer qui leur parut à tous deux beaucoup plus grande que les étangs de Ruidera, si célèbres dans la Manche. En même temps le bruit des timbales, le son des hautbois, se firent entendre au milieu de la ville; et des cris de joie lancés dans les airs annoncèrent la solennité de la fête. Le ciel était pur, l'air serein; le soleil de ses rayons d'or faisait étinceler tous les objets. Les galères et les navires, déployant leurs flammes et leurs banderoles, commencèrent à se mouvoir au son des clairons, des trompettes, et des divers instrumens de guerre. Une foule de cavaliers, parés de riches habits, montés sur des chevaux

superbes, couraient au galop border le rivage; des décharges de mousqueterie se mêlaient aux belliqueuses fanfares; et les canons des vaisseaux répondaient par intervalles à l'artillerie des remparts.

Don Quichotte et sur-tout Sancho demeuraient éblouis de ce spectacle, lorsqu'ils virent accourir vers eux un groupe de cavaliers. C'étaient les amis de Roque, prévenus par ce capitaine. L'un d'eux s'écrie en arrivant : Que le miroir, le flambeau, le digne modèle de la chevalerie soit le bien-venu dans notre cité! Que tous s'empressent de rendre hommage au brave, au fameux don Quichotte; non pas à celui qu'un apocryphe historien nous a si mal représenté, mais au véritable héros de Cid Hamet Benengeli!

Notre chevalier n'eut pas le temps de répondre; il fut entouré, pressé, emporté pour ainsi dire vers la ville, dans laquelle il fit son entrée au milieu de ce brillant escadron, précédé par de la musique, et suivi d'un peuple nombreux qui se précipitait sur son passage. On le conduisit ainsi jusqu'à la maison de don Antonio Moréno, jeune homme riche, aimant le plaisir, et l'ami particulier de Roque. Tout était prêt pour recevoir le héros. Antonio le

fit loger dans le plus beau de ses appartemens, lui prodigua les honneurs, les soins les plus attentifs; et Sancho, qu'il n'oublia point, se réjouit de se retrouver dans la maison du bon don Diègue, ou dans le château de la duchesse.

Lorsque don Quichotte eut quitté ses armes, et qu'il se fut revêtu de son beau pourpoint chamois, il vint rejoindre la compagnie qui l'attendait pour dîner. On se mit à table : la jeune épouse d'Antonio, placée à côté du chevalier, lui fit les honneurs du festin avec autant d'esprit que de grâce. Notre héros déploya pour elle toute sa galanterie; et Sancho, présent au repas, et que sa gaieté rendait babillard, amusa tous les convives en racontant ce qu'il avait souffert pendant son gouvernement.

Après le dîner, don Antonio conduisit son hôte et quelques personnes de la compagnie dans un assez grand cabinet, dont le principal ornement était un buste de bronze placé sur un long pied de jaspe. Seigneur chevalier, dit-il en lui faisant remarquer ce buste, cette tête que vous voyez, et que vous prenez peut-être pour celle de quelque empereur, est le chef-d'œuvre de la négromancie; c'est l'ouvrage d'un enchanteur polonais, disciple du fameux Scot

dont on raconte tant de merveilles. Cet homme extraordinaire logea chez moi, et pour mille écus d'or me laissa ce buste, qui répond comme une personne à toutes les questions qu'on lui fait. Vous êtes le maître, ajouta-t-il, d'en faire sur-le-champ l'épreuve; et si vous voulez je vais commencer.

Alors s'adressant au buste : Tête, dit-il, je te demande de me dire quelle est ma pensée dans ce moment? Le buste, sans remuer les lèvres, mais d'une voix claire et distincte, répondit : Je ne pénètre point les pensées. Don Quichotte demeura muet de surprise : Sancho fit un signe de croix. Tête, continua don Antonio, dis-moi combien nous sommes ici? Le buste répond : Toi, ta femme, deux de tes amis; deux dames, un fameux chevalier nommé don Quichotte, et son écuyer Sancho Pança. L'étonnement de tout le monde fut extrême. L'une des dames, impatiente de faire des questions, s'approche et dit : Tête, apprends-moi le plus sûr moyen de paraître belle? C'est d'être sage, répond le buste. L'autre dame s'avance aussitôt : Mon mari m'aime-t-il beaucoup? demanda-t-elle. C'est à ton cœur à t'en instruire, répliqua le buste. Don Quichotte à son tour voulut l'interroger : Tête, dit-il, ce que j'ai vu

dans la caverne de Montésinos était-il vrai ou fantastique? Mon écuyer accomplira-t-il la pénitence qui lui fut imposée? et verrai-je le désenchantement de ma chère Dulcinée? Ce que tu demandes, répondit le buste, sur la caverne de Montésinos serait le sujet d'une discussion longue, dans laquelle je ne veux point entrer. Ton écuyer, avec l'aide du temps, accomplira la pénitence, et Dulcinée deviendra ce qu'elle a toujours été. Il suffit, s'écria le héros, je ne me plaindrai de rien si j'arrive à ce bonheur suprême. Sancho s'approche alors doucement: Madame la Tête, dit-il, serai-je encore gouverneur? reverrai-je mes enfans et ma femme? Oui, répond le buste, tu gouverneras dans ta maison; c'est alors que tu verras ta Thérèse et tes enfans. Pardi! voilà une belle réponse, s'écria Sancho; j'en aurais dit autant sans être sorcier.

Antonio consola l'écuyer en lui promettant qu'un autre jour la tête s'expliquerait davantage. Il finit par recommander le secret à tous les témoins de cette merveille; mais ce secret fut mal gardé. Bientôt on ne parla dans la ville que de la tête enchantée. Antonio, craignant le saint-office, se hâta d'aller expliquer aux inquisiteurs comment un tuyau placé dans le pié-

destal de ce buste creux portait à l'oreille d'un homme caché dans une chambre au-dessous tout ce qui se disait en haut, et rapportait de même les réponses que cet homme s'amusait à faire. Malgré cet aveu simple et vrai, les inquisiteurs, de peur de scandale, exigèrent qu'on brisât le buste. Cette circonstance ne persuada que mieux à don Quichotte la vérité des oracles de la fameuse tête enchantée.

CHAPITRE LII.

Grande aventure qui, de toutes celles qu'on a vues, fut la plus douloureuse pour notre héros.

Le lendemain de ce jour, Antonio et ses amis proposèrent à don Quichotte de venir visiter les galères. Sancho témoigna une grande joie de cette proposition, et suivit son maître sur le port. Le général qu'on avait prévenu, aussitôt qu'il les vit arriver, fit abattre les tentes et sonner des fanfares; un esquif couvert de riches tapis, garni de coussins de velours, vint prendre nos deux héros; le canon de la capitane se fit entendre, et les autres galères lui répondirent. Au milieu de ces honneurs, don Quichotte montait à l'échelle; tout l'équipage le salua par des cris trois fois répétés. Le général, après l'avoir embrassé, lui fit un beau compliment, qui ne resta pas sans réponse; et le signal fut donné pour une promenade sur la mer.

A ce signal, tous lès forçats, dépouillés de la ceinture en haut, se mirent à ramer avec tant de force et de vitesse, que Sancho se crut emporté par une légion de diables. Il regardait en tremblant cette foule d'hommes nus, et se rangeait lé plus près qu'il pouvait de son maître, assis à la poupe avec le général, lorsque le premier rameur de la droite, faisant semblant de croire que notre écuyer voulait aller à la proue, le prend danss es bras, l'enlève, et le passe à son compagnon, qui le passe de même à un autre. Le pauvre écuyer, voltigeant ainsi de main en main, arrive en un clin-d'œil à l'autre bout de la galère. Il fut près de s'évanouir de terreur; et cette terreur augmenta par la chute de la grande antenne, qu'on abattit dans ce moment. Sancho, fermant les yeux et baissant la tête, crut que le ciel tombait sur lui. Interrogé sur ce qu'il avait, il répondit en bégayant qu'il voulait parler à son maître. Aussitôt les mains des forçats le font de nouveau voyager dans l'air, et le rapportent à sa première place. A peine était-il arrivé qu'il voit le commandeur sauter dans les bancs, et, le fouet à la main, frapper les épaules dès malheureux galériens. Epouvanté de ce spectacle, Sancho ne savait plus où se cacher, lorsque don Quichotte s'ap-

proche, et lui dit : Ami, la belle occasion de me prouver, si tu le voulais, l'intérêt que tu prends à ce qui me touche ! Comment cela ? reprit l'écuyer. — En te déshabillant, mon fils, à l'exemple de ces messieurs, t'asseyant avec eux sur les bancs, où tu recevras à ton aise, et presque sans t'en mêler, quelques centaines de coups de fouet pour désenchanter Dulcinée.

Sancho ne répondit à cette proposition que par un regard de colère. Le général voulut savoir ce que c'était que cet enchantement ; et don Quichotte l'instruisit en détail des malheurs arrivés à la reine des belles. Cette conversation dura tout le temps de la promenade, que Sancho vit finir avec grande joie.

Notre héros, après avoir remercié le général, revint à terre dans la chaloupe, parcourut à pied Barcelonne, visita les monumens, les édifices publics, et ne rentra chez lui que vers le soir. Une superbe fête l'attendait ; l'épouse d'Antonio avait rassemblé chez elle les plus belles, les plus aimables personnes de la ville. Après un magnifique souper, la musique annonça le bal ; don Quichotte fut prié de l'ouvrir ; et deux des plus jolies danseuses se donnèrent en secret le mot pour ne pas le laisser reposer un instant. A peine avait-il quitté

l'une, que l'autre venait le reprendre; et notre héros hors d'haleine n'osait se refuser à leurs vœux. On ne pouvait regarder sans rire ce pauvre chevalier si maigre, si jaune, si sec, couvert de son pourpoint chamois, soufflant, sautant hors de mesure, au milieu de jeunes beautés qui, l'agaçant à l'envi, ne semblaient occupées que de lui seul, se le disputaient sans cesse, se le dérobaient l'une à l'autre. Mais les forces de don Quichotte ne soutinrent point cette longue épreuve; accablé de lassitude, n'en pouvant plus, couvert de sueur, il s'assit sur le parquet, en s'écriant: Fuyez loin de moi, trop dangereux ennemis de la souveraine de mes pensées! fuyez, fuyez! laissez à mon cœur la fidélité qu'il veut lui garder. Don Antonio vint à son secours, le fit porter dans sa chambre, où Sancho, en le mettant au lit, lui dit: Monsieur, il ne suffit pas d'être un excellent chevalier pour être un excellent danseur: il est plus aisé à certaines personnes de tuer un grand géant, que de faire une petite cabriole; mais vous voulez tout savoir. Que ne m'avez-vous imité? Quand j'ai vu que les danses de ce pays n'étaient pas comme celles de chez nous, où il suffit de sauter en l'air en se frappant le talon de la main, ce dont je m'acquitte à merveille, je me

suis tenu tranquille, parce qu'il ne faut faire devant le monde que ce que l'on fait fort bien.

Le repos et le sommeil eurent bientôt rétabli don Quichotte; de nouvelles fêtes, de nouveaux plaisirs l'occupèrent le lendemain. Malgré tant d'honneur, notre héros, après six jours, songeait à quitter Barcelonne pour reprendre les nobles travaux auxquels il s'était consacré. Dans cette pensée, un matin, couvert de toutes ses armes, monté sur le bon Rossinante, il fut se promener sur le rivage, suivi d'Antonio et de ses amis. Comme il s'entretenait avec eux, on voit paraître tout-à-coup sur la plage un chevalier armé de pied en cap, monté sur un magnifique cheval, cachant son visage sous sa visière, et portant sur son large bouclier une lune éblouissante. Cet inconnu arrive au galop, s'arrête devant don Quichotte, et d'une voix haute et fière:

Illustre guerrier, dit-il, tu vois le chevalier de la Blanche Lune; la renommée dès longtemps a dû t'apprendre quel est ce nom. Je viens m'éprouver avec toi; je viens te faire convenir que la maîtresse de mon cœur l'emporte en attraits, en beauté, sur ta fameuse Dulcinée. Si tu consens à l'avouer de bon gré, tu m'épargneras la peine de te vaincre et le

regret de te donner la mort; si ton mauvais destin te force à combattre, écoute les conditions de notre combat. Vaincu par moi, tu te retireras dans ta maison, où j'exige que tu passes une année sans pouvoir reprendre l'épée: vaincu par toi, je t'abandonne mes armes, mon cheval, ma vie et ma gloire. Décide-toi promptement; je n'ai que ce seul jour à te donner.

Chevalier de la Blanche Lune, répond don Quichotte aussi surpris qu'irrité de tant d'arrogance, tu n'as jamais vu Dulcinée; un de ses regards eût suffi pour te prouver qu'aucune belle ne peut lui être comparée. Ta folle erreur me fait pitié; mais j'accepte tes conditions, je n'en refuse que l'abandon que tu me fais de ta gloire; elle n'est pas encore venue jusqu'à moi, et la mienne n'en a pas besoin. Hâtons-nous donc de mettre à profit le seul jour que tu m'as destiné; prends du champ, prépare ta lance, et commençons à l'instant même.

Don Antonio, témoin de cette conversation, ne douta point que ce ne fût une aventure imaginée par quelqu'un de Barcelonne; il regardait ses amis en souriant, et leur demandait des yeux s'ils étaient dans le secret; mais aucun d'eux ne connaissait le chevalier de la Blanche Lune, et ne savait s'il fallait s'opposer

à ce terrible combat. Au milieu de cette incertitude, les deux adversaires avaient pris du champ; il n'était plus possible de les séparer; déjà tous deux fondaient l'un sur l'autre. Le coursier de l'inconnu, plus grand, plus fort que Rossinante, fournit presque à lui seul toute la carrière; il arriva comme la foudre sur le malheureux don Quichotte, et le jeta lui et son cheval à vingt pas de là sur le sable. Aussitôt le chevalier vainqueur, qui n'avait pas voulu se servir de sa lance, et l'avait relevée exprès en rencontrant notre héros, revint lui présenter la pointe à la visière, en lui disant : Vous êtes mort, si vous ne faites l'aveu que je vous ai demandé. Don Quichotte, presque évanoui, rassemble toutes ses forces, et lui répond d'un accent lamentable : Le malheur ou la faiblesse du chevalier de Dulcinée n'empêche pas qu'elle ne soit la plus belle de l'univers. Hâte-toi de m'ôter la vie ; le trépas est un bienfait pour quiconque a perdu l'honneur.

A Dieu ne plaise, répond l'inconnu, que j'immole le plus magnanime, le plus fidèle des amans! Que la beauté de Dulcinée, que sa gloire restent parfaites! ton vainqueur même lui rend hommage. La seule chose que j'exige,

c'est que le grand don Quichotte, observant les conditions de notre combat, s'abstienne de porter les armes pendant une année entière, et se retire dans sa maison. Je le jure, foi de chevalier, répond le héros vaincu, puisqu'il n'y a rien dans ce serment de contraire à l'honneur de Dulcinée.

A ces mots, l'inconnu prend le galop, et s'en retourne vers la ville. Don Antonio, toujours surpris, court après lui, s'attache à ses pas, tandis que ses amis et Saucho, désolés, relevaient le pauvre don Quichotte, le faisaient mettre sur un brancard, et le rapportaient tristement chez lui.

CHAPITRE LIII.

Ce que c'était que le chevalier de la Blanche Lune. Départ de don Quichotte, et ses nouveaux projets.

ANTONIO, qui brûlait de connaître le chevalier de la Blanche Lune, ne le perdit pas un instant de vue; et le voyant entrer dans une maison, il y entre aussitôt après lui; là il le trouve occupé de se faire désarmer. L'inconnu lui dit avec un souris : Seigneur, je crois pénétrer le motif qui vous attire sur mes pas; vous voulez savoir qui je suis; je ne vous en ferai point un mystère. On m'appelle Samson Carrasco; je suis du village de don Quichotte. La folie de ce bon gentilhomme, que nous estimons, que nous aimons tous, a fait naître dès long-temps ma pitié; j'ai pensé, d'après les conseils de plusieurs de mes amis, que le repos et la retraite étaient les seuls moyens qui nous restaient de le rendre à la raison. Je

me suis donc fait chevalier errant pour le combattre, le vaincre, et le forcer de retourner chez lui. Cette charmante entreprise n'eut pas, il y a quelque temps, le succès qu'elle méritait ; c'est moi qui, sous le nom de chevalier des Miroirs, fus vaincu par don Quichotte ; et loin de lui dicter des lois, je fus trop heureux de recevoir la vie. Aujourd'hui j'ai pris ma revanche ; j'ai réussi, grâce au ciel ! Je vous supplie, seigneur, de ne point révéler ce que je vous confie ; vous auriez le chagrin de nuire à la guérison d'un homme de bien, dont les qualités et l'esprit méritent votre intérêt.

Seigneur, lui répondit Antonio, je n'ose vous avouer que j'ai du regret à voir accomplir un dessein aussi louable que le vôtre ; vous allez priver le monde d'un grand plaisir ; et jamais don Quichotte sage ne vaudra don Quichotte fou. Au surplus, j'ai de la peine à penser que tous vos efforts, toute votre industrie, puissent remettre en son bon sens une tête aussi dérangée ; je n'en serai pas moins fidèle au secret que vous me confiez ; et je vous offre de bon cœur tout ce qui pourrait vous être agréable dans un pays étranger pour vous.

Le bachelier remercia l'obligeant Antonio,

se débarrassa de ses armes, qu'il fit attacher sur un mulet, monta son cheval de bataille, et sortit à l'instant de la ville pour s'en retourner chez lui.

Pendant ce temps, notre héros, affligé, confus et moulu, était tristement dans son lit, où Sancho tâchait de le consoler. Allons! monsieur, lui disait-il, reprenez un peu de courage; vous devez encore rendre grâce à Dieu de n'avoir aucun membre cassé. Il faut savoir prendre le temps comme il vient, souffrir ce qu'on ne peut empêcher, et sur toute chose se passer des médecins; vous n'en aurez nul besoin, j'espère; vous serez bientôt rétabli. Nous nous en retournerons bravement dans notre village, nous y vivrons en paix, en joie; et vous verrez, je vous le promets, qu'il est possible d'être heureux sans chercher les aventures. Au fait, mon cher maître, quel est celui de nous deux qui perd le plus à ceci? N'est-ce pas moi, qui vois s'en aller mes espérances en fumée? Car enfin, quoique je sois dégoûté du métier de gouverneur, je n'aurais pas été fâché d'essayer de celui de comte; et comment voulez-vous que je devienne comte, à présent que vous ne pouvez plus être roi! Tu t'abuses, mon pauvre Sancho, lui répondit

don Quichotte ; l'on n'exige de moi qu'une seule année de retraite ; après ce temps écoulé, rien ne m'empêchera, s'il plaît à Dieu, de reprendre mon noble exercice ; et nous aurons à choisir des royaumes et des comtés. — Eh ! bien ! monsieur, vous voyez donc qu'il ne faut pas se désespérer. Diable ! ne tuons point la poule parce qu'elle a la pepie. C'est aujourd'hui mon tour, et demain le tien. En fait de bataille rien n'est jamais sûr : les paris sont bons pour l'un ou pour l'autre ; et celui qui tombe ce matin se relèvera peut-être ce soir. Tout ira bien, mon cher maître ; vivons, croyez-moi, d'espérance ; ma mère disait que souvent elle valait mieux que la possession.

Don Quichotte, ainsi soutenu par les discours de son écuyer, par les soins, par les attentions d'Antonio, de son épouse, demeura six jours dans son lit. Au bout de ce temps il voulut partir, et prit congé de ses hôtes. Les regrets qu'on lui témoigna furent sincères : il embrassa don Antonio, promit de lui donner de ses nouvelles ; et, sans armes, sans épée, dans l'équipage d'un vaincu, monté sur Rossinante, encore boiteux, précédé de l'âne qui portait son armure, et de Sancho marchant à pied, notre héros se mit en chemin.

En sortant de Barcelonne, il voulut revoir la place où son ennemi l'avait renversé. C'est là que fut Troie, s'écria-t-il; c'est là que mon malheur, et non ma faute, m'a fait perdre toute ma gloire; c'est là que l'inconstante fortune m'a ravi dans un instant le prix de mes longs travaux ! Allez-vous recommencer vos doléances ? lui dit Sancho; oubliez-vous qu'un homme de courage supporte gaiement le malheur ? Regardez-moi; vous m'avez vu rire en allant prendre possession de mon beau gouvernement; me voici pauvre écuyer à pied d'un pauvre chevalier battu. Je n'en ris pas moins, monsieur, car je ne veux pas que ma bonne humeur soit dépendante de cette capricieuse que vous appelez la Fortune; cette femme-là n'est pas assez aimable pour qu'un homme qui a du sens se laisse gouverner par elle. — Tu m'étonnes tous les jours, Sancho; sais-tu que ta philosophie vaut beaucoup mieux que la mienne ? sais-tu que la vraie sagesse parle souvent par ta bouche ? Allons ! mon fils, je veux te croire et m'abandonner à tes conseils. Retournons, retournons chez nous : je l'ai promis; accomplissons cette promesse. Quand j'étais chevalier errant, quand la victoire couronnait mon audace, j'avais le droit de pré-

tendre à tous les genres de gloire; mais aujourd'hui que je suis vaincu, aujourd'hui qu'une quenouille convient seule à mes faibles mains, je ne puis espérer d'autre honneur que celui de tenir ma parole. Marchons donc, ami, marchons promptement. — Promptement, monsieur ? c'est aisé à dire lorsqu'on est à cheval. Votre seigneurie ne prend pas garde que je suis à pied, manière d'aller que je n'aime guère. Contentons-nous, s'il vous plaît, d'aller à petites journées, à moins que vous ne voulussiez pendre vos armes à quelque chêne, en mettant dessous une belle inscription; je monterais alors sur mon âne, et nous irions comme il vous plairait.

En s'entretenant de la sorte, sans qu'il leur arrivât d'aventure, nos voyageurs cheminèrent quatre jours, et se retrouvèrent au même bocage où ils avaient rencontré les bergères de l'Arcadie. Reconnaissez-vous ces lieux ? demanda Sancho. Oui, mon ami, répond don Quichotte; et le souvenir qu'ils m'ont laissé me donne dans ce moment une idée que je crois heureuse. Faisons-nous bergers, Sancho, du moins pendant tout le temps qu'il m'est défendu de porter les armes. J'achèterai quelques moutons, un chalumeau, une panetière;

nous nous habillerons tous deux en pasteurs; et, prenant le nom, moi du berger Quichottis, toi du berger Pancino, nous parcourrons les monts, les vallées, en faisant répéter aux échos nos douces et tendres chansons. Nous habiterons les bois, les prairies, les bords fleuris des limpides ruisseaux. Le fruit des chênes suffira pour notre frugale nourriture, l'onde fugitive des sources pour notre fraîche boisson; les lièges nous donneront un asile pendant la nuit; les saules, de l'ombre pendant le jour; l'églantier, sa simple fleur pour faire des guirlandes à nos bergères. Nous coulerons dans l'innocence et dans la paix des jours purs comme le cristal des fontaines, comme le ciel de nos beaux climats; tranquilles, heureux, satisfaits, nous pleurerons toute la journée, nous soupirerons nos amours, nous rimerons des vers charmans que les nymphes viendront entendre, et qui passeront avec notre nom à la postérité la plus reculée. Que dis-tu de ce projet?

Pardieu! monsieur, répond l'écuyer, je le trouve admirable; cette vie de paresseux me convient encore davantage que celle que nous avons menée jusqu'à présent. Je parie que monsieur le curé, le bachelier Samson Car-

rasco, et maître Nicolas le barbier, ne pourraient s'empêcher de l'approuver; et je ne dis pas qu'il ne leur prenne envie de se faire bergers avec nous. — Eh bien ! mon ami, nous les recevrons avec joie; nous appellerons Samson Carrasco le pasteur Samsonino, maître Nicolas, Nicolosso, et monsieur le curé, en alongeant un peu son nom, sera fort bien nommé le berger Curiambro. Quant aux charmantes pastourelles que nous célébrons dans nos vers, elles ne nous manqueront point; d'abord la mienne est toute trouvée; Dulcinée peut être aussi bien la plus aimable des bergères que la plus belle des princesses. Je n'ai là-dessus aucun travail à faire. Toi, mon ami, tu chercheras la tienne.... — Oh ! je n'irai pas bien loin : je garderai ma femme, puisque je l'ai; et je l'appellerai tout bonnement Thérésone au lieu de Thérèse. Thérésone fera fort bien dans les vers que je lui adresserai. Maître Nicolas et le bachelier trouveront aisément des bergères. Pour monsieur le curé, je ne suis pas d'avis qu'il en ait une, à cause du bon exemple. — Tu as raison. Ah ! mon cher ami, que notre vie sera délicieuse ! que de romances, de chansons, de sonnets, nous allons entendre ! que de flûtes, de flageo-

lets, de champêtres chalumeaux, accompagneront notre douce voix ! Le bachelier Carrasco est excellent poète, maître Nicolas joue de la guitare; je suis sûr que monsieur le curé fera des vers quand il lui plaira; quant à moi, tu connais mon talent, et je me charge de former le tien. Rien ne nous manquera, mon ami, nous nous distribuerons chacun notre emploi : moi, je me plaindrai de l'absence; toi, tu chanteras le constant amour; Carrasco prendra le dédain; maître Nicolas les faveurs, monsieur le curé tout ce qu'il voudra. — Oui, monsieur; et je veux aussi donner un emploi à Sanchette ma fille; elle nous portera le dîner. — Fort bien, Sancho. Mais voici la nuit, retirons-nous dans ce bois pour y penser à nos bergères.

CHAPITRE LIV.

Comment le bon Sancho s'y prit pour désenchanter Dulcinée.

La nuit était fort obscure, don Quichotte et son écuyer se reposèrent sous de grands arbres, soupèrent ensemble assez mal; et leur souper fut à peine achevé, que Sancho s'arrangea pour dormir. Mon cher enfant, lui dit son maître, avant que tu te livres au sommeil, je veux te rappeler une chose importante qu'il est absolument nécessaire de terminer avant de commencer tous deux cette vie pastorale qui nous promet de si beaux jours. Eh! quelle est cette chose, monsieur? répondit l'écuyer en baillant. — Ton cœur devrait t'en instruire. As-tu donc oublié tes promesses? et rentrerons-nous dans notre village, prendrons-nous le nouvel état de pasteurs, avant d'avoir désenchanté la malheureuse Dulcinée? Tu sais de qui cela dépend : je t'en parle, comme tu vois, sans reproche,

sans aigreur; je n'exige point, je demande, et mon humble prière est au nom de notre ancienne amitié. — Hélas ! mon Dieu ! vous prenez bien la meilleure manière d'obtenir de moi ce que vous voudrez, mais, s'il faut vous parler franchement, j'ai de la peine à comprendre comment des coups de fouet que je me donnerai peuvent faire du bien à un autre. Qu'a de commun ma pauvre peau avec madame Dulcinée ? Cela ressemble à ceux qui vous disent : Vous avez mal à la tête, frottez-vous les jambes. Par quel hasard m'a-t-on choisi pour être le médecin de cette maladie-là ? Encore les médecins sont-ils plus heureux ; on les paie grassement, même lorsqu'ils tuent leur malade : mais dans cette affaire-ci l'on m'oblige, pour guérir le mien, de me fouetter jusqu'au sang, et cette cure si pénible doit rester sans récompense. — Ah ! mon fils, que ne parles-tu ? Si j'avais pensé qu'un honnête salaire pouvait te déterminer à ce que j'attends de toi, depuis long-temps je te l'aurais offert. Tu n'as qu'à régler toi-même le prix que tu mets à chaque coup de fouet, t'en payer d'avance sur l'argent que tu me gardes, et te mettre de suite à l'ouvrage.

Ces paroles firent ouvrir les yeux et les oreilles à Sancho. Il résolut de se fouetter tout

de bon pour augmenter le petit trésor qu'il apportait à sa femme. Monsieur, reprit-il, voilà qui est dit; je vais vous donner satisfaction. Ne me croyez pas cependant trop intéressé; je suis père de famille, et c'est pour mes enfans que je travaille. Voyons, que me donnerez-vous pour trois mille trois cents coups de fouet? je ne parle pas des cinq que je pourrais en rabattre; je veux bien faire les choses, et ces cinq-là déjà reçus iront par-dessus le marché. — Mon cher ami, si le prix du remède devait être proportionné à celle que tu vas guérir, le trésor de Venise et les mines du Potose ne pourraient pas te payer. Mais je m'en rapporte à ta bonne foi : vois ce qui me reste d'argent, et prends ce que tu voudras. — En conscience, mon cher maître, je ne peux pas faire ce que vous désirez à moins d'un quart de réal par coup : soyez certain qu'à tout autre j'en demanderais davantage. Ainsi donc les trois mille coups de fouet valent d'abord sept cent cinquante réaux, auxquels il faut en joindre soixante-quinze pour les trois cents autres : total, huit cent vingt-cinq réaux. Et je vous assure que c'est marché donné; car je compte m'étriller de manière que l'on puisse dire aux envieux de ma petite fortune, celui-là ne l'a pas volée.... Suffit, vous

serez content. — Oh! je le suis déjà, Sancho, Sancho mon ami, Sancho de mon cœur! ma vie entière ne pourra suffire à te prouver ma reconnaissance. Si, comme je n'en doute point, Dulcinée reprend ses attraits, je ne me plaindrai plus du sort, je bénirai ma défaite, je rendrai grâce sur-tout à ta générosité. Quand commences-tu, mon fils? Pour accélérer cet instant, je veux ajouter cent réaux. — Quand, monsieur? cette nuit sans faute, et tout à l'heure, puisque j'y suis.

Il court aussitôt prendre les licous de l'âne et de Rossinante, les joint ensemble pour en faire un fouet, s'éloigne d'une vingtaine de pas, résolu de terminer la douloureuse pénitence. Don Quichotte, qui le vit aller d'un air si déterminé, ne put s'empêcher de lui dire : Mon ami, je te recommande de ne pas te mettre en pièces; ne frappe pas de manière que ta vie soit en danger; ménage-toi, je te supplie, ne jette pas d'abord tout ton feu. Je crains que tu n'en fasses trop, et je vais compter avec attention pour t'arrêter dès qu'il sera temps. Comptez, comptez si voulez, répond l'écuyer en se déshabillant, j'espère ne pas me tuer, mais je n'irai pas de main morte.

A ces mots, sur son dos tout nu, il s'ap-

plique deux coups vigoureux, qui lui font pousser un cri. Plein de courage, il redouble; mais il ne put jamais passer le sixième. Ah! monsieur, s'écria-t-il en s'arrêtant, j'ai fait un marché de dupe; cela vaut au moins le demi-réal. Eh bien! mon ami, tu l'auras, répond le héros généreux. Sancho reprend alors de la force; mais le fripon, au lieu de faire tomber les coups sur ses épaules, les applique sur les arbres dont il était environné. Se trouvant mieux de cette manière d'accomplir la pénitence, il ne s'arrête plus un moment, frappe, refrappe à tour de bras, en poussant de si profonds soupirs, qu'on l'aurait cru prêt à rendre l'âme. Don Quichotte, tout attendri, lui criait: Mon fils, mon cher fils, arrête, arrête; en voilà bien assez pour une fois: j'en ai compté plus de mille. Tu te martyrises, mon enfant. Non, répondait l'écuyer, je me sens en train, je veux en finir, et ne pas voler mon salaire. Battons le fer tandis qu'il est chaud; faisons moudre le moulin à présent que la meule est piquée: surtout n'approchez point, monsieur; je vais encore m'en donner un mille; le surplus ne sera qu'un jeu. Il redouble alors de fureur, et frappe si vivement, qu'il ne restait pas un pouce d'écorce aux malheureux arbres qu'il avait

choisis. Enfin, poussant un cri terrible en appliquant le plus fort de ses coups : C'est ici, dit-il, que périt Samson. Et il se laisse tomber sur la terre.

Don Quichotte, effrayé, se presse d'accourir, et de lui arracher son fouet. Je te défends de continuer, lui dit-il les larmes aux yeux; songe, songe, mon cher ami, que ta vie est nécessaire à ta femme, à tes enfans; conserve-toi pour eux, je t'en prie; et que Dulcinée attende que tes forces soient revenues. Puisque vous le voulez, répond Sancho, je renverrai jusqu'à demain la fin de cette grande affaire. Prêtez-moi seulement votre manteau, pour m'empêcher de me réfroidir au milieu de ma sueur. Notre héros se hâta d'envelopper son écuyer, qui, s'appuyant contre un tronc de chêne, s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain au point du jour tous deux se remirent en route. Don Quichotte osait à peine demander à Sancho comment il se trouvait. Celui-ci, sans entrer dans des explications, pria seulement son maître de ne point passer la nuit dans un village, parce qu'il avait pris la ferme résolution d'achever la pénitence, et qu'il aimait mieux la finir en plein air, sur

tout dans un bois, où la seule vue des arbres semblait soulager sa douleur. Don Quichotte y consentit, le remercia mille fois, et s'arrêta le même soir dans une grande forêt, où Sancho, toujours aux dépens, non de ses épaules, mais des hêtres, parvint enfin, sans trop de travail, à terminer l'enchantement de Dulcinée, dont lui seul avait été l'inventeur.

CHAPITRE LV.

Arrivée de don Quichotte chez lui; sa maladie et sa mort.

Notre héros, transporté de joie en pensant que le tendre objet de ses fidèles amours venait de reprendre tous ses attraits, attendait impatiemment l'aurore, et ne doutait point que ses premiers rayons ne lui fissent voir Dulcinée. L'aurore parut sans cette belle; don Quichotte surpris continua son chemin, en regardant de tous côtés si Dulcinée n'arrivait pas. A chaque femme qu'il rencontrait, son cœur battait avec violence; il accourait vers elle rempli d'espoir; la voyageuse passait sans rien dire, et don Quichotte soupirait douloureusement. Deux jours s'écoulèrent ainsi, nos héros arrivèrent enfin sur le haut d'une colline, d'où ils découvrirent leur village. A cette vue, Sancho se mit à genoux : O ma chère patrie, s'écria-t-il, tu vas revoir ton fils Sancho, non bien riche,

mais bien étrillé ! reçois-le dans ton sein, ainsi que son maître le valeureux don Quichotte, qui revient à la vérité vaincu, mais dont le nom n'en fera pas moins et ton honneur et ta gloire.

Don Quichotte dit à son écuyer de se lever, et tous deux entrèrent dans le village. Les premières personnes qu'ils rencontrèrent furent le curé et le bachelier Carrasco, qui sortaient pour se promener : à peine eurent-ils reconnu leur ancien ami, qu'ils vinrent à lui les bras ouverts. Don Quichotte descendit de cheval, les serra contre sa poitrine, et les tenant tous deux par la main, prit le chemin de sa maison, suivi d'une foule d'enfans qui criaient de toutes leurs forces : Voici le seigneur don Quichotte ! voici le bon Sancho Pança ! Venez, venez, madame Thérèse. Thérèse accourt à demi-vêtue, avec sa fille Sanchette ; et, ne voyant pas son mari dans l'équipage d'un gouverneur : Qu'est-ceci, dit-elle, mon homme ? où est donc votre carrosse ? où sont vos gens et votre équipage ? je crois, par ma foi, que tu es à pied. Oui, femme, lui répond Sancho, mais tu peux toujours m'embrasser, car je t'apporte de l'argent, et de l'argent bien gagné, je t'assure. — Ah ! mon ami, mon bon ami !

que je suis aise de te revoir ! Je te trouve engraissé, mon fils. Embrasse donc ta fille Sanchette, qui t'attendait comme on attend la rosée du printemps. Viens, viens vite à notre maison ; nous avons, j'espère, bien des choses à dire. A ces mots, la mère et la fille prennent Sancho par-dessous le bras, son âne par le licou, et les emmènent en les baisant tous deux.

La gouvernante et la nièce, sorties pour rececevoir don Quichotte, firent éclater des transport de joie qui touchèrent notre héros. Il se pressa de leur raconter comment il avait été vaincu, et comment il avait juré de ne porter les armes d'une année. Le bachelier et le curé s'efforcèrent en vain de le consoler : rien ne put éclaircir la sombre tristesse qui se lisait sur son visage. Ses deux amis le quittèrent en lui recommandant de veiller sur sa santé, de songer à se distraire, ce qu'il promit d'un air sérieux. La gouvernante lui donna de longs et sages conseils, qu'il écouta sans répondre, et sa mélancolie augmenta le soir et le lendemain.

Quelques jours se passèrent ainsi : le silencieux don Quichotte semblait ne prendre intérêt à rien ; l'appétit, le sommeil l'avaient abandonné.

Sans se plaindre, sans marquer d'humeur, il cherchait la solitude, rêvait, méditait sans cesse, et cachait avec soin les pleurs qui souvent bordaient ses paupières. Le seul Sancho, lorsqu'il venait le voir, lui causait encore un léger sourire; mais c'était son unique réponse aux plaisanteries de son écuyer.

Hélas ! les malheureux humains, quelque distingués qu'ils soient par leur grandeur, par leur gloire, par les dons de la nature, marchent toujours d'un pas rapide vers la tombe qui les attend. Don Quichotte était près d'y descendre ; soit que son heure fût venue, soit que le chagrin l'eût avancée, il fut pris d'une fièvre ardente qui le força de garder le lit. Pendant tout le temps de sa maladie, le curé, maître Nicolas et Carrasco ne quittèrent point leur ami ; le bon Sancho, triste, inquiet, ne sortit pas de sa chambre. On envoya chercher un médecin, qui jugea que la mélancolie était la seule cause du mal. Sancho, malgré sa douleur sincère, redoubla d'efforts pour égayer son maître, lui parla de leur projet de se faire tous deux bergers, du plaisir qu'ils auraient bientôt à jouer ensemble de la musette; il ajouta qu'il venait d'acheter pour garder leurs troupeaux

futurs deux superbes chiens, dont l'un s'appelait Barsino et l'autre Butron. Le malade l'écoutait, le regardait tendrement, et, par son regard, lui faisait comprendre qu'il pénétrait sa bonne intention.

Le mal fit bientôt des progrès : le médecin, au bout de six jours, ne donnait guère d'espérance. Don Quichotte sentait son état; il pria qu'on le laissât seul, parce qu'il voulait dormir : ce sommeil dura près de sept heures. La gouvernante et la nièce le pleuraient déjà comme mort; mais tout-à-coup don Quichotte réveillé les appelle : Mes chères filles, dit-il, rendez grâce au Dieu tout-puissant, dont l'infatigable miséricorde vient de m'accorder aujourd'hui le plus signalé des bienfaits. Mon cher oncle, répondit sa nièce, que veut dire votre seigneurie ? Ma nièce, reprit-il doucement, c'est le bien le plus précieux à l'homme, celui qui seul peut lui procurer un peu de repos dans cette misérable vie, et le mettre à même d'obtenir dans l'autre la récompense des vertus. Ce bien si cher, c'est la raison : je l'avais perdue, ma nièce, en employant mes trop longs loisirs à des lectures insensées; le ciel me la rend aujourd'hui; je n'en jouirai pas long-temps; ma reconnaissance n'en est pas moins vive. Je veux

profiter du moins de ces courts momens, les seuls que je puisse compter dans ma vie, pour réparer autant qu'il est en moi les erreurs de mon long égarement, pour faire le bien que je n'ai pas fait. Appelez donc, je vous prie, mon ami monsieur le curé, le bachelier Samson, maître Nicolas, et le fidèle Sancho, à qui je dois demander pardon de lui avoir fait partager mon délire.

Comme il achevait ces paroles, ils arrivèrent tous quatre. Mes amis, reprit le mourant, je vous demandais, je vous désirais. Hâtez-vous de me féliciter de ce que je ne suis plus don Quichotte de la Manche : je suis Alonzo Quixano, que l'on surnommait autrefois *le Bon*. Cessez, cessez de voir en moi l'imitateur d'Amadis, de Galaor, de ces héros imaginaires que mon extravagance avait pris pour modèles; n'y voyez que votre voisin, votre fidèle ami, votre frère, dont le faible esprit, long-temps aliéné, retrouve à sa dernière heure assez de raison pour se repentir. Profitons-en, monsieur le curé; daignez entendre l'aveu de mes fautes. Et vous, messieurs, pendant ce temps, faites venir, s'il vous plaît, un notaire pour qu'il écrive mes dernières volontés.

On l'écoutait en silence, on se regardait avec

surprise et douleur. Sancho, qui jusqu'à ce moment n'avait pu croire son maître en danger, tombe à genoux auprès du lit, et se met à fondre en larmes. Le malade, lui tendant la main, le pria de le laisser avec monsieur le curé. Sa confession ne fut pas longue; hélas! son cœur était si pur! Lui-même rappela tout le monde; la gouvernante, la nièce, arrivèrent en poussant des cris : don Quichotte les consola. Lorsque le notaire fut venu, il lui dit de commencer son testament dans les formes ordinaires; ensuite, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il se souleva, s'assit sur son lit, et, d'une voix faible, dicta ces paroles :

Je laisse à mon ami Sancho Pança, que j'appelais mon écuyer dans le temps de ma folie, deux cents écus que l'on prendra sur le plus clair de mon bien; de plus tout l'argent que je lui confiai lorsque nous partîmes ensemble, défendant à mes héritiers de lui en demander jamais compte, et ne regrettant des extravagances dont il a si souvent été le témoin, que l'espoir qu'elles me donnaient de lui faire une grande fortune.

Non, monsieur, interrompt Sancho en pleurant, et voulant empêcher le notaire d'écrire, non, monsieur, vous ne mourrez point; il n'est

pas possible que vous mouriez. Suivez mes conseils, mon cher maître : vivez, vivez, et bannissez ce noir chagrin qui seul vous met dans l'état où vous êtes. Je ferai tout ce que vous voudrez, nous irons où il vous plaira; berger, chevalier, écuyer, tout m'est égal, pourvu que je sois avec vous : je recommencerai, s'il le faut, à désenchanter Dulcinée ; si vous ne pouvez pas vous consoler du malheur d'avoir été vaincu, je dirai que c'est ma faute; je déclarerai, j'affirmerai par serment que j'avais mal sanglé Rossinante, que c'est à moi seul que l'on doit s'en prendre, et que jamais....

Bien obligé, mon pauvre Sancho, interrompt doucement le malade; tu m'as vu si long-temps insensé que tu dois ne pas croire encore que je sois devenu sage. Oublions nos vieilles erreurs, sans oublier notre vieille amitié : c'est toujours ton ami qui t'écoute, mais ce n'est plus don Quichotte; et, pour me servir avec toi d'un de ces proverbes que tu aimais tant, je te dirai que les oiseaux de l'an passé ne se trouvent plus dans le nid. Laisse-moi continuer, mon enfant, et reçois mon tendre regret de ne pouvoir te faire plus de bien.

Il institue alors pour son héritière Antonine Quixana sa nièce, à la charge de payer une

pension à son ancienne gouvernante, et de faire quelques présens qu'il indiqua, comme des gages d'amitié, au bachelier Carrasco, à maître Nicolas, à monsieur le curé, qu'il nomma son exécuteur testamentaire. Il finit par demander pardon des mauvais exemples qu'il avait pu donner lorsqu'il était privé de sa raison, ajoutant qu'il se reprochait sur-tout d'avoir fourni, sans s'en douter, à certain continuateur de l'histoire de don Quichotte l'occasion de mettre au jour le plus sot, le plus mauvais livre qu'on eût encore imprimé.

Aussitôt que le notaire eut achevé ses tristes fonctions, don Quichotte pria monsieur le curé d'aller chercher les sacremens : il les reçut avec une piété, une résignation, une ferveur, qui édifièrent tout le monde; et, le soir, étant retombé dans une grande faiblesse, il rendit son âme à Dieu.

Ainsi finit le héros de la Manche, dont Benengeli n'a pas voulu nommer la patrie, afin que toutes les villes, tous les bourgs, tous les villages de ce célèbre pays se disputassent l'honneur de lui avoir donné la naissance : il ne s'est pas non plus étendu sur les regrets, sur la douleur de Sancho, de la gouvernante, de la nièce, de tous les amis de cet homme si

vertueux et si bon. On lui fit beaucoup d'épitaphes : voici la seule qui soit restée ; elle est de Samson Carrasco :

Passant, ici repose un héros fier et doux,
Dont les nobles vertus égalaient le courage :
Hélas ! s'il n'eût été le plus charmant des fous,
On eût trouvé dans lui des humains le plus sage.

Après ces vers, le sage Cid Hamet Benengeli termine son long ouvrage en s'adressant à sa plume. O ma chère plume, dit-il, toi que j'ai bien ou mal taillée, je te quitte et je t'attache avec une chaîne d'airain : je tremble que la gloire que tu dois me procurer ne soit quelque jour obscurcie par de présompteux historiens, qui oseront te reprendre et te profaner. Dis-leur que pour toi seule est né don Quichotte, que toi seule fus faite pour lui : dis-leur que ce héros est mort, qu'ils laissent en paix sa cendre ; et s'ils voulaient t'obliger à le tirer du tombeau, à lui faire faire de nouvelles campagnes, brise-toi dans leurs mains grossières, force-les d'écrire leurs sottises avec une plume d'oison. Quant à moi, ma tâche est finie. Je ne voulais que rendre ridicules les insipides livres de chevalerie : c'en

est fait; mon don Quichotte leur a donné le coup de la mort. Je suis content; je te dis adieu.

FIN.

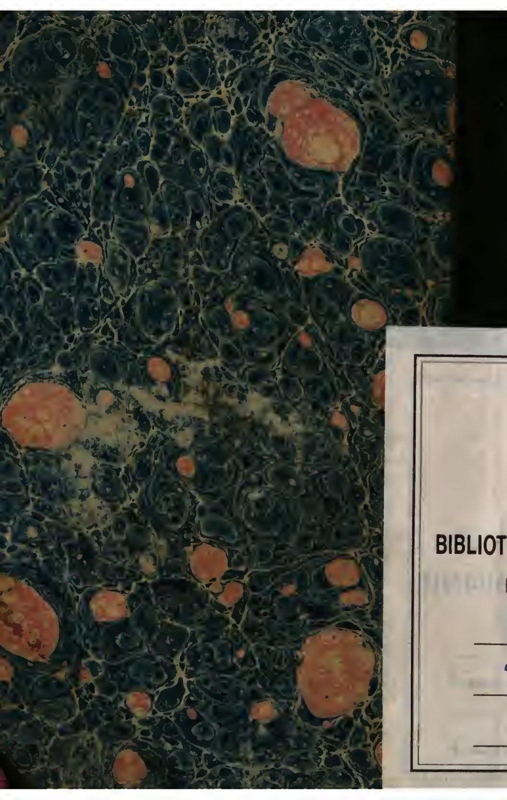
TABLE

DES

CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE.




BIBLIOT